



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Soc

2625

3

Soc 2425.3



Harvard College Library

FROM

J. H. Scudder.

262513

Cover

Cover
H. Bost

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE
(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1883

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue).

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur ERNEST RAYROUX, directeur, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

LES ASILES JOHN BOST

A LA FORCE —

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE
BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ
BÉTHEL — LE REPOS
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE
LA COMPASSION

PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

—
1883

Soc 2625.3

1883, Nov. 19,

Gift of

Samuel H. Smith,

Cambridge.

LES ASILES DE LAFORCE

- LA FAMILLE . . .** Asiles pour des jeunes filles : 1^o orphelines ; 2^o placées dans un mauvais entourage ; 3^o de protestants disséminés.
- BÉTHESDA.** Asile pour des jeunes filles : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacées de cécité ; 3^o idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.
- EBEN-HÉZER. . . .** Asile pour des jeunes filles épileptiques.
- SILÔÉ** Asile pour des garçons : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacés de cécité ; 3^o idiots ou imbéciles.
- BÉTHEL.** Asiles pour des garçons épileptiques.
- LE REPOS.** Asile pour des institutrices incurables, des maîtresses d'école infirmes, des dames veuves ou célibataires malades ou sans ressources.
- LA RETRAITE. . .** Asile pour : 1^o Des servantes, des femmes veuves ou célibataires, malades ou infirmes et sans ressources, que leur éducation ne permet pas d'admettre au REPOS ; 2^o des femmes infirmes ou incurables, exclues par leur âge ou par d'autres motifs de l'Asile de BÉTHESDA.
- LA MISÉRICORDE. .** Asile ouvert à des filles : 1^o idiots gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques qui sont idiots ou infirmes.
- LA COMPASSION. .** Asile ouvert à des garçons : 1^o idiots gâteux, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques idiots et infirmes.

Conseil d'Administration

Président . . . MM. L. DOMENGET, juge d'instruction
près le Tribunal de Bergerac.

Vice-Président Henri COUVE, de Bordeaux.

Secrétaire . . . H. LAUGA, pasteur, président du
consistoire de Montcaret.

Assesseurs.

Augustin BOST, pasteur à Genève.

Gustave BOY, propr. à Bergerac.

Louis SAUTTER, de Paris.

E. MONBRUN, pasteur à Orthez.

E. VAUTHIER, de Lyon.

E. OBERKAMPFF, receveur des finan-
ces à Alais (Gard).

LABROUSSE, pasteur à Bergerac.

DU PEYROU, propr. à Bergerac.

D. GUESTIER . . .

D^r Eug. MONOD. } de Bordeaux.

E. DE BETHMANN }

J. LAFORGUE, pasteur aux Briands

J. SIEGFRIED, du Havre.

E. BACCUET, de Marseille.

PÉDÉZERT, professeur à Montauban

J. MONOD, d° d°

J. DE SEYNES, de Montpellier.

WESTPHAL-CASTELNAU, de Mont-
pellier.

E. BRUNETON, de Nîmes.

J. GUÉX

E. DE PRESSENSÉ, pasteur } de Paris

P. MIRABAUD }

RAPPORT
SUR LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

Du 1^{er} janvier 1882 au 30 avril 1883.

CHERS BIENFAITEURS,

Nous nous présentons à vous avec l'assurance et la confiance que peut donner une amitié de trente-sept années. Le temps, qui détruit bien des choses, en consolide d'autres : nous en sommes la preuve vivante. Chaque année qui s'écoule resserre en effet les liens qui nous unissent à vous : C'est là notre force et notre joie ; pour vous, votre récompense, — et elle est grande, — vous la trouvez dans cette déclaration du Seigneur Jésus que vous avez le droit de vous appro-

prier : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Notre présent rapport embrasse une période de seize mois : elle s'étend du 1^{er} janvier 1882 au 30 avril 1883. Dorénavant, afin que vous ayez une connaissance plus récente de notre situation, nous ferons partir nos exercices du 1^{er} mai, et notre bulletin, envoyé dans le courant de l'été, ne sera plus de l'histoire ancienne quand vous le recevrez. Ceci pour répondre à diverses observations et prouver combien nous tenons à vous satisfaire.

L'an dernier, nous vous disions qu'une des premières résolutions du conseil, sur ma demande, avait été de donner aux Asiles le nom de leur fondateur bien-aimé. Le 26 juin 1882, à peine quatre semaines après notre assemblée générale, nous recevions un décret de M. le Président de la République qui approuvait cette résolution. Maintenant donc les Asiles porteront à jamais, officiellement, le nom d'*Asiles John Bost*.

Voici ce décret :

Le PRÉSIDENT de la République française,

Sur le rapport du Ministre de l'Intérieur ;

Vu les délibérations du Conseil d'administration de l'œuvre des Asiles de Laforce ;

Vu le décret du 7 septembre 1877 qui a reconnu cette œuvre comme établissement d'utilité publique et les statuts approuvés ;

Vu les avis du Conseil municipal de Laforce et du Préfet de la Dordogne ;

Le Conseil d'Etat entendu,

DÉCRÈTE :

Article 1^{er}. — L'œuvre des Asiles de Laforce (Dordogne) prendra à l'avenir la dénomination d'Asiles John Bost, à Laforce, en mémoire de son fondateur.

Article 2. — Le paragraphe 1^{er}-de l'article 3 des statuts de l'œuvre est modifié ainsi qu'il suit :

« L'œuvre est administrée par un Conseil de 25 membres qui porte le titre de Conseil d'administration. »

Article 3. — Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris le 26 juin 1882.

Signé : JULES GRÉVY.

Par le Président de la République.

Le Ministre de l'Intérieur,

Signé : RENÉ GOBLET.

Nous n'avons qu'à nous louer de la bienveillance de l'administration. Tout ce que nous demandons nous est accordé. Cela montre que le gouvernement, en approuvant nos demandes après les avoir examinées avec tout le soin et le sérieux qu'elles comportent, témoigne ainsi qu'elles sont justes et conformes aux vrais intérêts de notre œuvre.

L'an dernier, nous étions heureux, dans notre deuil, de faire revivre devant vous, à figure sympathique de notre cher et bienheureux ami M. John Bost. Cependant, dans l'énumération des hommages rendus à sa mémoire, nous avons fait une omission inexplicable et que, si possible, nous voudrions réparer. Le lendemain même de la mort de M. John Bost, M. le professeur Bouvier-Monod, de Genève, faisait une conférence touchante sur notre ami. Cette conférence aussitôt publiée et traduite peu après en anglais a été vendue au profit des Asiles. Beaucoup d'entre vous la connaissent ; ceux qui ne la possèdent pas et le regrettent n'ont

qu'à s'adresser à nous. Il fait bon relire ces pages où M. Bouvier donne une biographie complète, toute remplie de faits inédits sur celui dont le souvenir restera toujours vivant dans nos cœurs. (1)

Aujourd'hui, nous revenons à la tradition de M. Bost. Nous allons, comme il le faisait, vous donner quelques détails sur la vie et la marche de nos divers asiles.

Voici, d'abord, le tableau du mouvement de nos pensionnaires pendant l'année 1882 et les quatre premiers mois de 1883 :

(1) Le pasteur John Bost, fondateur des Asiles de Laforce, esquisse biographique par A. Bouvier-Monod, professeur, augmentée d'un portrait phototypique et d'une poésie de H.-F. Amiel. — Paris, G. Fischbacher, éditeur, 33, rue de Seine.

RECAPITULATION DE L'ANNÉE 1882

Demandes d'admission. - Entrées. - Sorties. - Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE de PENSIONNAIRES	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille.....	84	2	17	14	2
Béthesda.....	72	12	6	9	4
Eben-Hézer.....	52	13	6	6	3
Siloé.....	76	21	17	9	1
Béthel-Compassion.	59	12	6	»	2
Repos.....	11	6	1	2	»
Retraite.....	16	11	5	2	»
Miséricorde.....	39	4	9	3	5
TOTAUX.....	409	102	67	45	17

RÉCAPITULATION du 1^{er} Janvier au 30 Avril 1883

Demandes d'admission. - Entrées. - Sorties. - Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE de PENSIONNAIRES	DEMANDES d'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille	81	4	2	5	»
Béthesda	75	5	7	2	2
Eben-Hézer	51	2	»	»	1
Siloe	76	3	2	1	1
Béthel-Compassion.	65	5	7	»	1
Repos	11	2	»	»	»
Retraite	16	3	»	»	»
Miséricorde	38	»	»	»	1
TOTAUX.....	413	24	18	8	6

LA FAMILLE

Sur 27 demandes d'admission, 19 ont été agréées. Mais, dix-neuf de nos anciennes élèves nous ont quittés et deux sont mortes. Pour le moment, la maison est au complet et plusieurs enfants admises en principe ne seront reçues qu'au fur et à mesure des vacances qui se produiront. Il y a abondance de demandes, et nous nous étonnons parfois que les parents ou les protecteurs des jeunes orphelines ne songent pas à d'autres établissements similaires avant de s'adresser à nous. Le Conseil examine avec un soin tout particulier chaque dossier d'admission ; ce n'est qu'après bien des hésitations et pour des raisons majeures qu'il se résoud à écarter certaines demandes. Qui, en effet, ne voudrait pouvoir répondre à tous les appels ? Mais en face de tant de misères qui nous sollicitent,

obligés, faute de place, de choisir, qui oserait nous blâmer de nous décider en faveur des cas les plus dignes de pitié et de secours ? Si, parfois, quelques-uns de nos amis sont tentés de nous reprocher nos hésitations ou nos refus, qu'ils se rappellent, avant de formuler un blâme, combien la tâche est délicate et le choix difficile !

Notre chère directrice, M^{lle} Elise Bourgon, a été éprouvée dans sa santé. Elle a été obligée de nous quitter pour aller passer quelques mois à Montpellier, dans sa famille. Elle nous est revenue, sinon complètement remise, du moins en bonne voie. Elle a repris sa tâche, et son retour a été une fête pour tout le monde. Pendant son absence, M^{lle} Julie Chastaigné l'a suppléée avec zèle, aidée par nos chères institutrices M^{lles} Roger, Pénissou et Guy et par M^{lle} Pic, directrice de l'ouvrage.

La Famille s'est rajeunie par le départ de nos grandes élèves que nous avons remises à leurs parents ou placées en service en France

et à l'étranger. Elles n'oublient pas l'Asile où elles ont été élevées et souvent nous recevons de leurs nouvelles. Que le Seigneur les fortifie dans leurs bonnes résolutions et les garde de tout mal ! Il est à remarquer qu'on est assez sévère sur le compte de nos établissements de charité de jeunes filles. On relève parfois, sans craindre d'y appuyer, les cas fâcheux et l'on passe sous silence ceux qui sont encourageants. Est-ce juste ? Que toutes les jeunes filles de nos orphelinats ne répondent pas à ce que l'on était en droit d'attendre d'elles, y a-t-il lieu de s'en étonner ou de se décourager ? Non, certes. C'est, au contraire, un sérieux appel, une raison de plus pour redoubler d'efforts, d'énergie, de prières. Qui oserait affirmer que les brebis actuellement égarées ne reviendront pas au bercail ? Qui vous dit que la miséricorde de Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, ne saura pas triompher de tout obstacle et conquérir à nouveau, et pour jamais, celles qui ont pu oublier et fouler aux pieds les leçons

reçues ? Les épreuves, la maladie, les désillusions cruelles, voilà des prédicateurs dont la voix peut se faire encore entendre et écouter. Le souvenir des années de l'enfance, l'influence à la fin sanctifiante d'une éducation toute chrétienne les ramèneront à la repentance et à Jésus-Christ. — A Jésus-Christ qui pardonne, console et relève : « Je ne te condamne point non plus ; va-t-en et ne pêche plus à l'avenir. » Mais, grâces à Dieu, ce sont là des généralités qui n'ont pour nous aucune application immédiate. En effet, pour ce qui concerne nos anciennes élèves, nous n'avons que de bonnes nouvelles à vous donner sous tous les rapports. Je n'ai pas besoin de marquer de combien de soins et d'attentions sont enveloppées toutes nos pensionnaires. Nous plantons, nous semons, mais c'est Dieu seul qui donne l'accroissement et bénit le travail. Il faut donc qu'à nos efforts répondent ceux de nos chères enfants, et à nos prières, leurs prières. Il est à remarquer, en songeant aux critiques dont je viens de parler, que, si les

maîtres, ceux qui se croient les supérieurs, possédaient les qualités et les vertus qu'ils exigent des subalternes, en vérité, l'humanité serait presque idéale, et l'âge d'or dont on a tant parlé en prose et en vers, mais que personne n'a connu, l'âge d'or serait une réalité !

Nos institutrices ont eu un joli succès en juillet dernier. Quatre de leurs élèves ont obtenu le certificat d'études primaires. C'est là une récompense pour les maîtresses et pour les élèves un stimulant à bien travailler ; car nous espérons que, chaque année, quelques-unes pourront cueillir ce modeste laurier. Cette innovation du certificat d'études primaires est excellente, en ce qu'elle développe une saine émulation et démontre à nos enfants l'utilité de l'enseignement qu'on leur donne.

A côté de l'école, il y a l'atelier de lingerie et l'ouvrier. M^{lles} Julie Chastagné et Pic dressent nos jeunes filles à tous les ouvrages de couture. Nous ne négligeons pas non plus les travaux du ménage. Notre ambition serait que tout puisse se faire à la Famille sans avoir

recours à des journalières. Le but de cette institution est, en effet, de former des femmes de chambre capables et de bonnes domestiques. A leur sortie de l'Asile, à 17 ou 18 ans, nos enfants, si elles ne peuvent avoir une grande expérience, doivent au moins être aptes à subvenir aux exigences d'un service de maison bourgeoise. Ne doutez pas que nos efforts ne tendent à ce résultat. Nous voulons, sous ce rapport, réaliser la devise : « De bien en mieux. »

L'année, avons-nous dit, a été attristée par deux deuils. D'abord une fillette de six ans. Comme une pauvre fleur jetée sur un terrain pierreux et privée des sucres fécondants nécessaires à son développement, elle s'est étiolée et flétrie, mais pour refleurir là haut dans le jardin du bon Dieu. — Ensuite Sophie L..., que nous avons perdue la veille de Noël, à l'âge de dix-sept ans. Touchée par une maladie incurable, elle a opposé au mal une résistance inouïe. Très vive, très enjouée alors qu'elle était bien portante, son caractère se

transforma sous les coups de la maladie : elle devint froide, sèche, concentrée. Tout ce qu'il était humainement possible de faire fut essayé. Mais les forces de la jeune fille diminuaient de jour en jour et, avec douleur, nous constations qu'elle refusait, sinon d'écouter, du moins de serrer en elle les consolations de l'Evangile. Elle ne voulait pas mourir. Elle voulait guérir à tout prix : c'était son idée fixe. Dans son refus de soumission persistant à la volonté de Dieu, se trouvait la raison de sa froideur glaciale. Enfin, un jour, après bien des hésitations, je lui dis : « Mon enfant, tu le vois, tu le sens, tous nos efforts sont vains. Tu as reçu tous les soins réclamés par ta situation : rien n'a été épargné, mais Dieu qui fait vivre et mourir, veut que tu songes au départ. Résisteras-tu plus longtemps à sa volonté ? Veux-tu ne pas lui ouvrir ton cœur ? » Cet entretien douloureux fut béni ; deux grosses larmes coulèrent le long de sa figure amaigrie et, sans qu'elle me répondit un mot, l'étreinte affectueuse de ses mains témoigna que nous

pouvions espérer que le Seigneur se glorifierait en elle et lui accorderait la paix de l'âme, la joie du pardon. Et ainsi fut. Dès lors on put observer un changement remarquable et rapide. Sa mort a été un témoignage et une prédication qui impressionnèrent vivement tous ceux qui en furent les témoins. Le 24 décembre, à 8 heures du matin, elle eut une crise d'étouffement. Revenue à elle, elle réclama ses compagnes et leur demanda, dès qu'elles furent groupées autour de sa couche funèbre, de lui chanter quelques cantiques. Elle les indiquait elle-même ; elle essayait d'y joindre sa voix, mais en vain ; ses lèvres seules remuaient, mais sans émettre de sons, tant sa faiblesse était grande. Elle rendit le dernier soupir au moment où on achevait de chanter le cantique 34 des Hymnes du croquant :

Viens, âme qui pleures,
Viens à ton Sauveur...

dont le refrain est : « Ne pleure plus. » Elle avait conservé sa connaissance jusqu'au bout,

et c'est ainsi que, sans transition aucune, elle passa d'un monde de péché dans la patrie glorieuse des enfants de Dieu et des accents imparfaits de nos louanges, à ces mélodies célestes que seuls peuvent chanter les anges du Seigneur !

BÉTHESDA.

M^{me} Sicard, secondée par M^{me} Faucon, dirige toujours, et, s'il plaît à Dieu, dirigera longtemps encore notre grande famille d'incurables et d'idiotes. Cette maison renferme actuellement 72 enfants, jeunes filles et femmes. Sur 17 demandes d'admission, 13 ont été agréées ; 11 pensionnaires nous ont quittés, rappelées par leurs familles ou placées en service. Nous comptons six décès. Ce chiffre est élevé, mais il s'explique si l'on se rappelle que nous avons affaire ici à des tempé-

raments débiles et à des santés chancelantes. Une de nos chères idiotes est morte, comme Sophie L..., dans la paix, douce, calme, souriante, au chant des cantiques. Julia D..., âgée de vingt ans, mais en paraissant à peine dix ou onze, a suivi de près sa compagne. Elle avait une poupée qui était l'objet de sa plus tendre sollicitude. C'est ma fille, disait-elle. — Comment l'appelles-tu ? — Marguerite. — Est-elle sage ? dort-elle bien ? — Oh ! oui. — La pauvre poupée, fidèle à sa maîtresse, ne l'a pas quittée. Elle était étendue à côté d'elle sur la couche où elle languissait ; elle y était encore quand Julia a rendu le dernier soupir, et elle a été placée avec elle dans son cercueil.

La plupart de nos chères idiotes ont un caractère affectueux. Il est doux de voir combien elles sont reconnaissantes des moindres attentions. Par là, elles peuvent donner une grande leçon à bien des personnes intelligentes. Si l'on savait combien un témoignage de reconnaissance est précieux à celui qui le

reçoit, nous serions sans doute plus expansifs ! Un sourire, un mot aimable en réponse à un petit service rendu sont d'un grand prix. Souvenons-nous quelquefois des idiots de Béthesda et imitons-les.

Cet Asile, comme celui de la Famille, a eu quatre de ses enfants qui ont obtenu leur certificat d'études primaires. Et parmi ces quatre il nous faut citer Coralie W..., non pour l'enorgueillir, mais pour rendre un témoignage mérité à la patience et au dévouement de notre chère directrice, M^{me} Sicard, et de nos maîtresses. — Coralie W..., privée de ses mains, a concouru comme les autres, c'est-à-dire aux mêmes conditions. Elle a pu, avec ses deux moignons, écrire, faire sa dictée, ses problèmes, et subir l'épreuve de la couture. Pour celle-ci, on lui avait enfilé trois aiguillées de fil qui furent usées sans que la tâche fut achevée. Grand embarras de Coralie, d'autant plus grand qu'elle n'ose le communiquer et que l'heure avance. Bref, elle essaie d'enfiler son aiguille, opération qu'elle n'avait

jamais faite, et l'émotion qui, vous le savez, paralyse ordinairement les facultés du candidat, lui vient au contraire en aide, car elle réussit du premier coup. Nous avons récompensé ce double succès scolaire par une fête et un goûter en plein air.

Nous avons supprimé la place d'institutrice à Béthesda. Nos enfants intelligentes suivent, avec avantage, l'école de la Famille. Nos autres enfants, d'intelligence bornée, mais susceptibles de recevoir quelques leçons, sont instruites par une de nos pensionnaires, Jenny Majoureau. Elle peut, dans cette humble tâche, faire un grand bien et exercer sur ses pauvres élèves une précieuse influence. Je sais qu'elle désire travailler dans ce sens et dans cet esprit ; et le Seigneur, si elle le lui demande, lui donnera selon ses besoins, une bonne mesure de force, de patience et d'amour.

EBEN-HEZER

« La charité croit tout, espère tout, supporte tout. » On pourrait graver en lettres d'or cette parole à l'entrée de cet asile. Nos chères malades y sont, en effet, enveloppées de cet amour qui se donne sans compter et sans s'épuiser, car c'est Dieu qui en est la source et tant plus on y prend, tant plus il s'en trouve. Sur 15 demandes d'admission, 6 ont été acceptées. La maison renferme 52 pensionnaires. Il y a eu quatre décès. Permettez-moi de vous citer, à ce sujet, ce que m'a transmis notre bien-aimée directrice, M^{lle} Jeanne Lapeyre.

« Dans le courant de cette année, Dieu a trouvé bon de faire de nouveaux vides à Eben-Hézer. Quatre de nos chères malades ont échangé leurs corps corruptibles en corps incorruptibles et glorieux. L'une d'entre elles,

déjà avancée en âge, et d'une faible constitution, nous a été enlevée quelques mois après son arrivée au milieu de nous. On avait plaisir à regarder sa bonne physionomie, sur laquelle on lisait une reconnaissance vraiment touchante. C'est dans une crise qu'elle s'est endormie de ce sommeil dont on se réveille là haut, dans les cieux. La sérénité de ses traits nous montrait que son âme s'était dégagée de son enveloppe terrestre sans trop de combat.

« Les autres ont été malades plus longtemps. A la suite de chaque série de crises, elles avaient des accès de folie qui les rendaient parfois bien dangereuses.

« A côté de ces faits douloureux, il s'en trouve qui sont cependant un peu plus réjouissants. Nous constatons avec bonheur qu'il y a un mieux réel chez deux de nos jeunes filles. Pour l'une, deux années se sont écoulées sans crise, le mieux se maintient toujours. Pour la seconde, il y aura bientôt un an qu'elle n'en a pas eu. Les crises reviendront-elles ? Dieu seul le sait ; mais, quoiqu'il

en soit, il y a sujet d'être reconnaissant de ce moment de répit. »

« La charité croit tout, espère tout, supporte tout. »

Dans cet asile, consacré aux jeunes filles épileptiques, le repos est inconnu. Les crises éclatent de nuit comme de jour. Malgré la fatigue, M^{lle} Jeanne Lapeyre, M^{lles} Anna Marzel et Louise Bernard, secondées par M^{me} Genton et par une brave cévenole, M^{me} Noguiier, ne se lassent pas. Elles sont toujours là, à leur poste, toujours prêtes à répondre au premier cri par une assistance qui ne s'effraie de rien et ne recule devant rien. « La charité supporte tout. » Les espérances de guérison sont rares, ainsi que nous le disions tout à l'heure ; elles s'évanouissent parfois bien rapidement. N'importe ! nos amies travaillent comme si le succès, un succès certain, devait répondre à leurs efforts. « La charité croit tout, la charité espère tout. » Quoi d'étonnant que nos chères malades, ainsi entourées et soignées, paraissent, la plupart du moins

quand le mal ne les travaille pas, souriantes, sereines, d'une gaité douce qui étonne et provoque l'émotion ? Oui, cet asile, comme celui de Béthel, doit avoir nos préférences marquées dans nos sympathies et dans nos prières. Aucun, je m'assure, ne sera jaloux de cette préférence puisque la raison en est dans la grandeur de l'épreuve à laquelle doit se mesurer la grandeur de la compassion !

L'Asile d'Eben-Hézer est au complet. C'est pourquoi nous ne pouvons accepter toutes les demandes d'admission. Dure nécessité. Nos malades, une fois admises dans cette maison, y restent jusqu'à ce que la mort les y vienne chercher. C'est la terrible messagère qui nous permet, de temps à autre, de recevoir de nouvelles pensionnaires. Or, M. John Bost, deux ou trois ans avant qu'il nous quittât, songeait à agrandir cet asile. Il en avait parlé à diverses reprises, et le Conseil, soucieux de réaliser ce dernier projet digne du cœur de notre ami et de la misère à secourir, a mis la main à l'œuvre. Le plan et les devis

sont prêts. L'argent seul ne l'est pas, mais il ignorait ce qu'on attend de lui et il ne saurait, cette fois encore, ne pas arriver. Il s'agit de dégager nos dortoirs trop remplis et, avec les constructions nouvelles, d'avoir la place nécessaire pour recevoir quelques malades de plus.. Chers bienfaiteurs ! ne saurez-vous pas venir encore en aide à l'une des épreuves les plus touchantes qui soient, puisqu'elle est encore, pour ainsi dire, sinon sans soulagement du moins sans guérison ?

Permettez-nous d'attendre de vous un nouvel effort, et, malgré les difficultés et les complications toujours plus grandes de la vie matérielle, d'espérer en vous par J.-C. pour accomplir généreusement un sacrifice de plus. Il faudrait commencer immédiatement les travaux, pendant la belle saison, afin que le gros œuvre de la maçonnerie, de la charpente et de la couverture fût achevé avant les pluies d'automne.

De pauvres épileptiques frappent à la porte d'Eben-Hézer ; les demandes, vous l'avez en-

tendu, surpassent les admissions dans une proportion qui fait mal. Dites-nous la réponse qu'il faut faire à ces pauvres martyres de la douleur. Hâtez-vous ! Nous vous en conjurons au nom du Dieu de miséricorde et de compassion qui nous voit et nous entend, qui voit surtout et qui entend les cris du malheureux. Or, sa volonté est que le déshérité soit secouru avec empressement sans que personne se laisse attarder aux calculs et aux ingénieux prétextes de l'égoïsme : « Va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, dit Jésus, et tu auras un trésor dans le ciel. »

SILOÉ

Reposons-nous un instant sous les beaux ombrages de la cour de cet asile. N'y cherchez pas la tranquillité. Nos enfants infirmes, mais ingambes, intelligents, pleins d'entrain, ac-

courent et se groupent autour de nous. Ils avancent leurs mains et nous crient bonjour d'une voix retentissante ; un joyeux sourire éclaire leurs visages. Leurs bons amis les idiots viennent à leur tour et se rangent derrière eux, sans se presser, les mains dans les poches ; ils nous examinent avec affection ou en curieux, suivant qu'ils trouvent en nous de vieilles connaissances ou qu'ils nous voient pour la première fois.

B..... est le boute-en-train de la bande. C'est le porte-paroles. Malgré sa béquille, il est agile comme un autre et plus qu'un autre ; voyez-le jouer aux barres et défier ses camarades à la course. Pas toujours docile, par exemple. Il a failli payer bien cher une imprudence, c'est-à-dire une désobéissance. Nous avons cru le perdre ; nous l'avons vu, pâle comme un mort, nous implorer d'un regard indicible, et joindre ses mains pour écouter la lecture de la Bible et la prière. Quelles bonnes résolutions prises alors, si Dieu avait pitié ! Il a eu pitié. B..... est ici, complètement

guéri, et j'espère qu'avec le mal, ses bonnes résolutions ne se sont pas enfuies. Voici M..., aveugle, doué d'une mémoire étonnante. Il a tout un répertoire de poésies ; volontiers il récite celle intitulée : « Je veux être sage, » mais pour se dispenser de l'être... quelquefois. On peut dire de cet adverbe ainsi employé, qu'il est charitable.

A côté de nos enfants, voici leur instituteur, M. Pierre Bosc. Avec lui, qui veut apprendre le peut. Il a présenté un de ses élèves, l'an dernier, au brevet d'instituteur. Herbert Vildibil, un de nos infirmes, a pu, par son application, par sa persévérance et par son amour filial, le tout couvert de la bénédiction d'En-Haut, remporter cette victoire. Il était à Siloé depuis plusieurs années, séparé de sa mère qu'il n'avait pas revue. Une tante lui avait promis de lui payer le voyage pour aller retrouver sa mère, s'il pouvait obtenir son brevet. Herbert s'est mis à l'œuvre, puis, un jour, il est venu me demander la permission de subir ses épreuves à Périgueux. Il y a été

et il en est revenu avec son diplôme en poche, heureux, est-il besoin de le dire? A son retour, ses camarades le considéraient avec respect; comme ils craignaient que ce succès ne fut trop lourd pour lui, ils en ont pris leur part, et ils m'en auraient voulu si je ne l'avais pas mentionné. Dont acte. Quant à Herbert, il a rejoint sa mère à New-York, car la promesse de la tante n'était rien moins qu'un voyage en Amérique. Il est là-bas, étudiant toujours, avec l'espérance d'utiliser sa connaissance du français quand il sera maître de la langue anglaise. Il ne nous oublie pas, et de temps à autre nous recevons de ses lettres où la reconnaissance tient une large place. Notre école est bien notée et nous remercions M. l'Inspecteur primaire de la bienveillance qu'il nous témoigne à chacune de ses visites. M. Bosc a pour moniteur du groupe de nos idiots, susceptibles d'apprendre un peu à lire et à écrire, le fidèle Capion. Capion, c'est la légende de Siloé, car c'est lui qui, le premier, par son obstination à demander à M. John

Bost de le recevoir, a été la cause de la fondation des Asiles de garçons. « Quiconque demande reçoit. » Que nos demandes s'élèvent toujours plus haut pour que nous obtenions les grâces les meilleures, celles de l'adoption de notre Dieu par les mérites de J.-C. notre Rédempteur !

A côté de nos enfants, nous avons des jeunes gens, des hommes mûrs et presque des vieillards. Ils sont employés, suivant leurs forces ou plutôt leur faiblesse, à divers travaux de ménage, de jardinage et d'agriculture.

Siloé compte 76 pensionnaires. M. et M^{me} Imbert continuent à diriger cette vaste maison avec le même entrain, le même dévouement, j'ajoute, avec le même désintéressement. Que le Seigneur maintienne leurs forces et leur santé ! M. Imbert est toujours prêt dès qu'on a besoin de lui. C'est lui qui, pendant mes absences forcées et avec mes collègues de la Vallée, auxquels j'exprime ici toute ma reconnaissance, préside quelquefois notre service

du dimanche matin et souvent notre école du jeudi. D'humeur égale, d'une patience stoïque, bien qu'elle soit souvent mise à l'épreuve, il est là, toujours allant, toujours agissant, cherchant à maintenir la discipline et la fraternité parfois menacées, l'une d'un accroc, l'autre d'un coup de poing. Orage de courte durée où le baromètre descendu remonte vite au beau fixe, grâce aux soins et au tact de notre cher directeur. Au point de vue de la conduite de nos pensionnaires, nous n'avons aucun fait pénible à enregistrer, sauf un peut être, mais comme l'exception confirme la règle....., je pardonne au coupable.

A Siloé, commé à Béthesda, nous avons nos infirmes et nos idiots qui se prêtent secours mutuellement. Ces derniers promènent les premiers dans leurs petites voitures de malades ; les intelligents amusent et surveillent les idiots. Il y a quelque chose de touchant dans l'échange constant de ces bons procédés venant d'êtres si divers, si inégaux, que la dure loi de la souffrance a réunis sous le même toit.

BÉTHEL ET LA COMPASSION

Ces deux Asiles sont sous la direction de M. et de M^{me} Monthus. Sur 17 demandes d'admission, 13 ont été acceptées. Aucune sortie, mais deux décès.

Ici, comme à Eben-Hézer et à la Miséricorde, on est admis pour la vie. Nous n'avons rien de saillant à marquer. Les jours se suivent et hélas ! ils se ressemblent. Les crises succèdent aux crises. Le travail est incessant. De nuit comme de jour, il faut être sans cesse en éveil, sur le qui-vive, prêt à répondre au premier cri. La promptitude du secours est urgente, afin d'éviter les étouffements et l'asphyxie. Dès qu'un de nos malades tombe, on le transporte doucement sur un lit, à fleur de terre, bien matelassé, le lit de la résurrection, disons-nous, parce que c'est là qu'après l'accès et un sommeil plus ou moins long, il

recouvre les sens. Nos chers épileptiques de Béthel, dans les intervalles de santé, sont occupés de diverses manières. Il y a l'atelier de vannerie où ils confectionnent des paniers, des corbeilles de toutes formes et divers objets que nous expédions aux ventes organisées en faveur de nos Asiles. Nous aimons aussi pour eux le travail en plein air, les longues promenades dans la campagne et dans les bois. M. Monthus est le chef par excellence de la caravane. Il excelle à trouver et à varier les occupations. Peu à peu l'asile pourra presque se passer d'ouvriers du dehors. M. Monthus, en effet, a organisé un atelier complet. Tantôt il est forgeron, tantôt menuisier, ou bien tourneur, ou encore peintre. Nos amis pourront, en visitant Béthel, voir partout les marques de son industrie.

Quant à M^{me} Monthus, (qu'elle me pardonne !) elle n'est « Madame » pour personne; par contre, elle est « maman » pour tout le monde. Elle a beau s'en défendre, elle n'y peut rien ; il en est ainsi et cela restera.

Maman, en effet, pour tout de bon ; elle drolotte les petits, encourage les grands, reçoit les confidences d'un chacun. Parfois aussi elle gronde les récalcitrants. Mais ces courroux de maman sont vite apaisés ! Qui voudrait et pourrait rester brouillé avec elle ? Bientôt un vrai baiser de nourrice signe la paix et tout est oublié..... jusqu'au prochain numéro.

Nos jeunes gens de Béthel ont fondé une réunion de prières..... N'insistons pas et craignons, en touchant à cette fleur délicate de la piété qui a besoin d'ombre et d'humilité, de lui enlever son doux parfum !

Dans nos Asiles, il est plusieurs de nos enfants qui sont comme abandonnés de leurs parents et de leurs familles. Les lettres s'espaçant, les témoignages d'affection peu à peu disparaissent, les fêtes de Noël et du Jour de l'an se succèdent sans rien apporter à ces pauvres oubliés ! Il y a là des souffrances navrantes, des faits qui arracheraient des larmes même à des personnes difficiles à émouvoir. Mais, d'autre part, il y a des parents qui

savent bien aimer leurs pauvres enfants déshérités et témoigner leur reconnaissance à ceux qui les soignent. Permettez-moi de vous citer un fragment d'une lettre adressée à M. Monthus. C'est un père qui écrit à l'occasion de la mort de son fils : « Vous comprenez facilement la douleur que nous a causé la nouvelle de la mort de mon cher enfant. Ce n'est pas sa mort que nous pleurons, c'est son long martyre. Dans notre grande douleur, il y a cependant quelque chose de bien doux qui nous reste, c'est le sentiment intime que, pendant tout le temps de la séparation d'avec nous, vous l'avez entouré de tous les soins imaginables. O ! soyez en bénie, vous, M^{me} Monthus, en particulier, et aussi tous ceux qui, pendant les huit ans de séjour d'A... à Béthel, ont eu l'immense charité de s'occuper de lui et lui ont prodigué leurs soins. Veuille le Dieu tout puissant vous bénir, répandre sur vos familles sa paix et vous épargner la douleur !

« Soyez sûr que vous avez ici toute une

famille qui vous bénit et ne vous oubliera jamais. Je termine en vous envoyant l'épithaphe que j'ai faite pour mon cher enfant :

A LA MÉMOIRE DE MON CHER A.....

Décédé à Béthel le 26 mars 1882.

« Repose en paix sur le beau sol de France,
Mon bien aimé ! Tes amis généreux
Ont, de mon âme, adouci la souffrance
En te soignant, en te fermant les yeux ! »

A côté de Béthel et y faisant suite, se trouve la Compassion. Ces deux asiles renferment 65 pensionnaires. Fanal est à la Compassion, le lieutenant fidèle de M. et de M^{me} Monthus. Quoique infirme, il accomplit ce qui serait la tâche d'un homme robuste. Il nous rend des services bien précieux et nous avons plaisir à le constater. Je n'ai rien à dire de la Compassion que je ne puisse le dire de la Miséricorde, où je vous prie de vouloir bien me suivre.

LA MISÉRICORDE

Ici, comme à la Compassion, nous nous trouvons face à face des misères les plus navrantes. Devant nous, nous avons des formes humaines ou plutôt des ébauches informes de cette créature dont il est dit dans la Parole qu'elle fut créée à l'image de Dieu. Rien ne rappelle ici cette divine origine. Le cœur se serre et je me rappelle l'impression de notre grand missionnaire, M. Coillard, après sa visite à la Miséricorde. Rien ne put chasser de lui la tristesse et la souffrance qu'il ressentit à la vue de ces pauvres débris. A l'heure du repas, il put à peine prendre quelque nourriture et quand nous descendîmes aux asiles de garçons, il me pria de lui épargner la vue des infortunés de la Compassion. Je mentionne ce fait pour vous donner une idée du désintéressement de M. et de M^{me} Monthus,

de M^{lle} Thécla Laroche et de leurs aides pour qu'ils vivent et agissent comme ils le font dans ce milieu de la souffrance et de la dégradation physique portée à ses dernières limites.

Qui donc les soutient ? Qui les rend aptes à cette œuvre d'amour que n'allège aucune espérance et ne nourrit aucune illusion ? C'est ceci : Ils savent, et nous pensons comme eux, que la miséricordieuse puissance de Dieu saura un jour tirer de ces masses inertes l'étincelle de la vie, l'âme radieuse, dérobée aujourd'hui à nos regards sous l'épaisseur de la matière. Huit de nos pensionnaires de la Miséricorde ont été rappelées. Huit morts, c'est-à-dire, huit délivrances ! L'affranchissement complet ! La victoire éclatante de la grâce sur le péché et de la vie sur la mort ! Mon cœur, à moi, éclate de joie quand on vient me dire : un tel est mort à la Compassion ; une telle est morte à la Miséricorde !

Ce qui rend saints et précieux ces deux asiles et anoblit, si l'on peut ainsi dire, la tâche qu'on y poursuit, c'est encore le sentiment

que les pauvres infortunés qu'ils abritent ont eu ce qu'il leur était possible et désirable d'avoir ; ce qui leur aurait certainement manqué, à la plupart du moins : des soins dévoués, la nourriture, le vêtement, et par dessus tout, l'amour sous sa forme la plus idéale, qui est la sympathie. L'amour ! Tout part de là et tout y revient. C'est la flamme divine qui brûle dans tous les cœurs de nos directeurs, de nos directrices et de leurs aides, et que nous supplions le Seigneur de conserver toujours vive, pure et brillante !

A de rares intervalles, ces intelligences obscurcies s'entr'ouvrent et laissent passer une faible lueur. Louise D..., par exemple, devait comprendre son horrible position. Gâteuse au dernier point, mais incapable de pouvoir prononcer un mot, de manifester au dehors ses impressions, nous l'avons souvent vue pleurer silencieusement, et l'expression de tristesse répandue sur ses traits faisait mal, car cette tristesse était parlante. Henriette B..., outre une horrible infirmité, avait autour du cou,

sur les mains et sur la figure, un masque de lèpre qui la rendait hideuse à voir. Pauvre enfant ! Quelle expression de souffrance indicible dans son regard triste et doux ! Elle ne disait qu'un seul mot « mama » et elle le donnait à celles qui la soignaient. Toutes deux sont maintenant en possession de l'héritage qui ne se peut ni corrompre, ni souiller, ni flétrir. Si j'en avais le loisir, je vous raconterais bien volontiers l'histoire d'Angéline, mais je dois me hâter. Si nous sortons si rapidement de la Miséricorde, que le Seigneur y reste avec les 38 déshéritées qu'elle renferme, avec notre chère directrice et avec ses aides fidèles !

LA RETRAITE

Cette maison, destinée aux servantes âgées, aux ouvrières infirmes, prend un développement qui nous oblige à certaines réparations, afin d'aménager un nouveau dortoir.

Toutes nos pensionnaires devraient avoir leur petite chambre, c'était le désir de notre cher M. Bost ; mais nous avons été forcés, pour répondre à des demandes urgentes, de faire deux chambrées de quatre et de cinq lits. Actuellement, la retraite renferme seize pensionnaires. Aucun décès à enregistrer, bien que la santé de plusieurs soit assez chancelante.

Depuis le mois de janvier, nous avons une nouvelle directrice à la tête de cette maison. Nous ne pouvons que nous en féliciter, car M^{me} Dabrin a compris sa tâche et elle la remplit à la satisfaction générale. La Retraite aujourd'hui est bien nommée, et, garanties de toute privation, bien soignées chacune suivant l'état de sa santé, nos chères pensionnaires sont là sous une pieuse et douce influence. « Un esprit doux et paisible est d'un grand prix devant Dieu, » et devant les hommes pouvons-nous ajouter. M^{me} Dabrin continuera certainement à justifier de plus en plus notre confiance, et nos pensionnaires, à leur tour,

s'étudieront à être « joyeuses dans l'espérance, patientes dans l'affliction et persévérantes dans la prière. »

LE REPOS

Nous avons ici à marquer un changement important. Cette maison reste ce qu'elle était. Elle est toujours ouvertes aux institutrices âgées ou malades. Mais comme le nombre de nos dames pensionnaires ne s'est jamais élevé jusqu'à quinze, qu'il est actuellement de onze, que la maison est vaste et conséquemment qu'une partie est inoccupée, le Conseil d'administration a décidé de réserver les chambres vacantes pour avoir la faculté de remplir les devoirs de l'hospitalité vis-à-vis des bienfaiteurs des Asiles qui voudraient les visiter. Nous supplions donc ceux qui les aiment et qui en ont le temps et les moyens, de venir et de leur consacrer quelques jours. Ils se feront

du bien à eux-mêmes et ils nous en feront. Vous savez, chers bienfaiteurs, qu'il est écrit : « Empressez-vous à exercer l'hospitalité, » et il est attaché de précieuses promesses à l'accomplissement de ce devoir. Mettez-nous donc en demeure de la pratiquer ; nous sommes prêts.

Notre chère directrice, M^{me} Norman, a été et se trouve encore fatiguée, mais nous espérons que Dieu lui rendra bientôt ses forces, son courage et son activité. Nous ne devons pas oublier ici de rendre un bon témoignage à M^{lle} Louise Crapet, qui seconde M^{me} Norman dans sa tâche délicate et parfois difficile.

L'état général de nos asiles, au point de vue sanitaire, n'a pas été mauvais. Mais je ne veux pas empiéter sur le domaine réservé à nos excellents docteurs, MM. Clament et Barraud. Ils ont continué, comme par le passé, à donner leurs soins à nos malades et à nos infirmes. Nous sommes heureux de leur exprimer, une fois de plus, notre vive et profonde reconnaissance. Voici le rapport qu'ils nous ont remis :

RAPPORT MÉDICAL

Heureux, a dit Fénelon, les peuples qui n'ont point d'histoire. Heureuses aussi, pourrait-on dire, les années médicales qui n'en ont point. Celle qui s'est écoulée depuis la fin de mai 1882 jusqu'au mois de juin 1883, doit être pour nous, à coup sûr, comptée au nombre de celles-ci. Aucune épidémie, aucune maladie accidentelle ou imprévue qui ait abouti à une issue funeste n'en a signalé le cours. Des fièvres typhoïdes, des maladies aiguës des voies respiratoires ont sévi aux environs de nos Asiles, mais elles n'ont point pénétré dans leur enceinte. Grâce même à la douceur de l'hiver, beaucoup d'affections, qui sans être sérieuses font cependant souffrir nos infirmes et mêmes nos pensionnaires de la Famille : engelures ulcérées, bronchites, maux d'yeux, maux de gorge, se sont montrées beaucoup plus rares ou plus bénignes qu'elles en le sont habituellement à cette époque de l'année. Sans doute, quelques épileptiques ont succombé

aux progrès incessants de leur affreuse maladie, ou à des complications amenées par des crises répétées et formidables; quelques idiots, quelques infirmes ont été enlevées par des tuberculisations, à marche parfois rapide, de la poitrine ou des intestins; mais ce sont là des conséquences fatales d'affections que la science ne peut prévenir ni conjurer, surtout quand elles s'attaquent à des organisations défectueuses et épuisées, comme beaucoup de celles que nous recevons à Laforce. En revanche, sous l'influence de l'air vivifiant de nos coteaux, d'un régime sain et fortifiant, de soins hygiéniques bien entendus, du calme et de la tranquillité d'esprit qui n'ont cessé de régner parmi le nombreux personnel de nos Asiles; sous cette influence, dis-je, nous avons eu la consolation de voir, bien des infirmités et des souffrances que les soins mêmes de la famille n'avaient pu enrayer ou même adoucir, s'améliorer graduellement, et permettre le retour à un état de santé plus tolérable.

C'est que, grâce à Dieu, grâce au dévouement sans bornes du directeur, et de tout le personnel qui le seconde, les Asiles de Laforce, il faut le proclamer, bien haut, sont encore aujourd'hui ce

qu'ils étaient du temps de leur vénéré fondateur, M. John Bost. Il semble que tout ce qui est appelé à continuer son œuvre, ne puisse se soustraire à l'influence bénie dont il avait su la vivifier et la pénétrer tout entière ; et pour emprunter une citation à notre grand fabuliste, à Laforce encore, depuis qu'il nous a quittés

« On dirait qu'un esprit fait mouvoir mille corps. »

Que le Directeur, pour entreprendre un de ces voyages imposés par les nécessités et les traditions de nos établissements, qu'un de ses collaborateurs, dont la santé fléchit momentanément sous la grandeur de la tâche, vienne à s'absenter pour un temps quelquefois assez long, tout n'en continue pas moins à marcher avec un ordre admirable, et nos malades et nos infirmes à recevoir ces soins affectueux, à être environnés de cette atmosphère de sollicitude et de bien être qu'ils trouveraient si difficilement ailleurs, et qui ont été, dès leur origine, la marque caractéristique des établissements fondés par M. John Bost. Car l'amour qu'il portait à tous ceux qu'il nommait ses chers malades ne pouvait être satisfait qu'à la condition de les voir

entourés de tous les soulagements, de toutes les consolations, de tout le bonheur qu'il était capable de leur procurer. Mesurer d'une main parcimonieuse aux déshérités de ce monde de quoi ne pas mourir de froid ou de faim, ne réalisait pas pour lui l'idéal de la charité chrétienne. La sienne, jamais satisfaite, visait toujours plus haut à leur égard que ce qu'il avait accompli, car il portait en lui comme l'écho de cette sublime parole du Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait à ces plus petits d'entre mes frères qui sont ici vivants, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

A. CLAMENT.

L. BARRAUD.

Le développement croissant des Asiles, la nécessité qui s'impose de plus en plus de suivre, jour après jour, nos malades et d'avoir un médecin résidant dans les Asiles, nous a fait adopter une résolution dont la pensée était dans nos cœurs depuis bien des années. Le conseil a chargé un de ses membres les

plus autorisés, M. le docteur Eugène Monod, de Bordeaux, de préparer un travail sur la question médicale. M. Monod a présenté au Conseil un rapport tellement complet et remarquable qu'à l'unanimité il a été décidé de l'imprimer et de l'annexer au présent bulletin.

Messieurs,

Lorsque, dans la dernière séance de votre comité, l'un de nos collègues les plus dévoués aux œuvres de Laforce prit l'initiative d'un projet de réforme médicale dans les Asiles, l'importance d'une semblable proposition n'échappa à personne. Chacun comprit que la question soulevée devant vous était au nombre des questions essentielles qui s'imposent à notre plus sérieuse attention. C'est dans cette pensée que vous m'avez fait l'honneur de me demander un rapport sur les moyens les plus propres à assurer la réforme qui vous était proposée.

Au risque de tromper un peu votre attente, je vous demande la permission, Messieurs, de laisser

pour le moment au second plan le côté pratique de la question, pour l'envisager dans son ensemble et à un point de vue plus général.

Avant de prendre une détermination aussi grave que celle qui consiste à créer un poste de *médecin des Asiles*, avant de discuter sur le choix de ce médecin, sur le traitement que vous lui offrirez et sur tous les détails matériels qui se rattachent à cette question, n'est-il pas nécessaire d'établir nettement devant vous l'opportunité de la création nouvelle? Je ne crois donc pas m'écarter de la mission que vous m'avez confiée en jetant avec vous un rapide coup d'œil sur la situation médicale des Asiles. La voie que je vous force à parcourir paraîtra peut-être un peu longue, mais le sujet en vaut la peine, et j'estime que j'aurais mal rempli ma tâche si je n'essayais pas de le traiter à fond.

S'il est un fait qui frappe tous ceux qui mettent le pied dans les Asiles, c'est assurément leur situation admirable au point de vue de l'*hygiène*. Espace, grand air, liberté d'allures, vie calme et sagement réglée, autant de conditions éminemment heureuses et dont il serait impossible de nier la salubre influence sur l'état sanitaire général. La visite spéciale que j'ai faite à Laforce avant d'entrepren-

dre ce rapport m'a laissé, à cet égard, l'impression la plus favorable, et je ne pense pas trop m'avancer en affirmant que nulle part il n'existe un établissement du même genre qui présente des conditions hygiéniques aussi bonnes.

La même remarque s'applique avec plus de justesse encore aux conditions morales de nos Asiles. Quel visiteur n'a été touché et émerveillé au contact de cette atmosphère d'amour qui enveloppe et pénètre ce peuple de déshérités, à la vue de ce dévouement caché, mais sublime, qui verse sans relâche sur tant de misères ce baume bienfaisant dont aucune science humaine n'a le secret, et qui s'appelle la sympathie? La *sympathie*, voilà bien la grande puissance qu'on voit en œuvre à Laforce. Elle a créé ces Asiles, et maintenant elle les fait vivre. Honneur à elle ! Dieu me garde de vouloir rabaisser son influence ! Le premier rang lui appartient parmi nos moyens d'action.

L'influence morale peut donc beaucoup ; grâce à une action mystérieuse, mais certaine, la santé de l'âme réagit sur celle du corps, et nous en avons autour de nous de remarquables exemples. Mais cette action si efficace suffit-elle à tous les besoins ? Des devoirs d'un autre ordre ne s'imposent-il pas

à ceux qui ont assumé la charge d'une œuvre comme celle de Laforce? Nous nous trouvons placés, Messieurs, dans une alternative à laquelle nous ne saurions échapper. Convaincus que les habitants de nos Asiles sont fatalement voués à l'incurabilité, regarderons-nous notre tâche comme remplie après leur avoir donné tout le bien-être moral possible, et nous résignerons-nous à rester spectateurs attristés, mais impuissants, de leur décadence physique? Ou bien, voyant en eux non seulement des malheureux à recueillir et à consoler, mais des malades à soulager et peut-être à guérir, appellerons-nous la science à l'aide de notre sympathie et tenterons-nous de lutter contre un mal implacable sans nous laisser décourager par de nombreuses défaites? Questions graves, Messieurs, en présence desquelles il vous est bien permis d'hésiter, car elles ont arrêté un grand nombre d'esprits sérieux non seulement parmi les hommes de l'art, mais encore parmi tous ceux qui ont l'amour de l'humanité.

Et tout d'abord, ce n'est que justice de reconnaître la part qui revient à nos devanciers dans l'organisation des secours médicaux. Une question aussi capitale ne pouvait échapper à l'esprit pré-

voyant du fondateur des Asiles ; dès l'origine de l'œuvre, il a confié à des collaborateurs dévoués la mission de surveiller l'état sanitaire de nos établissements.

Ce n'est pas le moment, Messieurs, de faire l'éloge des médecins honorables qui, pendant de longues années, ont consacré aux Asiles leur peine, leur temps et une bonne partie de leur cœur. Le désintéressement dont ils ont fait preuve est bien connu de vous tous, et je me plais à leur rendre, après tant d'autres, le plus sincère hommage. Dans les conditions où ils ont été appelés à servir les Asiles, ils ont rempli tout leur devoir : je ne puis rien dire de meilleur à leur endroit.

Laissant entièrement de côté les questions de personnes, je me place à un point de vue tout à fait général, et je dis : Pour un observateur impartial, dans l'état actuel des choses, l'action médicale dans nos Asiles est absolument *insuffisante*, j'entends par là qu'elle se limite à quelques affections médicales aiguës, à quelques traumatismes accidentels qui surviennent ici comme partout ailleurs. Quant à l'infirmité qui a motivé l'admission, et surtout à la maladie terrible que j'ai principalement en vue dans ce rapport, il paraît admis qu'elle

est au-dessus de toute intervention médicale. Consultez les rapports médicaux insérés dans notre bulletin annuel ; interrogez nos directeurs et nos directrices, et vous verrez que parmi le personnel des Asiles, l'incurabilité de l'épilepsie semble admise comme un axiôme. Plusieurs même sont manifestement prévenus contre toute tentative thérapeutique. Tous, ouvertement ou tacitement, pensent que les malheureux qui peuplent nos établissements ont dû abandonner, avant d'y entrer, toute espérance de guérison. (1)

Une semblable opinion doit-elle être acceptée dans son implacable rigueur ? Est-il exact de dire qu'en présence du mal affreux qu'on appelle épilepsie, la science est complètement désarmée ? N'y a-t-il vraiment rien à faire ?

Ici, Messieurs, nous entrons au cœur même de la question. Si vous partagez en effet l'avis de ceux qui regardent toute intervention médicale dans l'épilepsie comme inutile ou même dangereuse, la proposition qui vous est faite perd en grande partie sa raison d'être. Si vous pensez au contraire que nous avons le droit et le devoir d'a-

(1) Rapport médical de 1877.

gir, vous reconnaîtrez avec moi qu'une réforme médicale, dans nos Asiles, est nécessaire, disons plus, qu'elle est urgente.

Je suis donc amené à discuter devant vous aussi, sommairement que possible, la question si controversée de la curabilité de l'épilepsie.

Il existe, Messieurs, toute une classe d'accidents épileptiques dont personne ne conteste la guérison possible ; je fais allusion à ce qu'on a désigné sous le nom d'*épilepsie symptomatique*. La présence de vers intestinaux, l'alcoolisme, l'intoxication par le plomb, la syphilis, et d'autres affections encore peuvent donner lieu à des attaques qui simulent à s'y méprendre les attaques épileptiques vraies, et qui disparaissent d'une manière définitive sous l'influence d'un traitement approprié à la maladie dont elles dépendent. On ne compte plus aujourd'hui les faits de convulsions épileptiformes, dont la véritable cause avait pu être pendant longtemps méconnue, et qui ont cédé à l'administration de vermifuges ou d'un traitement antivénérien. De là l'importance capitale qu'il y a, en présence de tout malade atteint d'accidents convulsifs, à remonter autant que possible au début de la maladie, à rechercher avec un soin minutieux les antécédents

héréditaires ou personnels du malade, à établir, en un mot, un diagnostic complet. A cet égard, quelle lacune à combler dans l'organisation de nos Asiles ! Pas une observation médicale n'a été prise. Il faut s'adresser aux souvenirs de nos directrices pour avoir quelques renseignements, naturellement fort vagues, sur une foule de points qu'il y aurait un intérêt de premier ordre à connaître. Vous le voyez, Messieurs, l'utilité d'un médecin des Asiles apparaît déjà et se caractérise. Qui peut dire que, parmi les 80 malades qui forment la population de Béthel et d'Eben-Hézer, un observateur consciencieux n'aurait pas la bonne fortune de découvrir un ou plusieurs des cas auxquels je fais allusion, c'est-à-dire ne rentrant pas dans la catégorie des épileptiques vrais ?

Mais il faut se garder de toute illusion : la plupart de nos épileptiques sont atteints d'épilepsie vraie ou essentielle, maladie nerveuse qu'en a regardée et que quelques-uns regardent encore comme incurable. *Morbus sacer*, disaient les anciens, donnant à entendre que ce fléau, envoyé par la colère des dieux, était au-dessus des ressources humaines. Le nombre même des remèdes à l'aide desquels on prétend la guérir est une preuve du peu d'efficacité de la thérapeutique.

Et cependant, Messieurs, des médecins distingués qui furent en même temps des hommes de cœur, se sont refusés à prendre leur parti de cette désolante condamnation. Sous l'impulsion féconde de Portal, de Trousseau, d'Herpin de Genève, on fit de nouvelles et consciencieuses recherches, — et l'on peut affirmer aujourd'hui, preuves en mains, qu'on avait eu tort de désespérer du mal caduc. Permettez-moi de vous citer seulement quelques chiffres, recueillis dans un hospice de Paris qui reçoit des maladies analogues à celles qui peuplent nos Asiles, et au milieu desquelles j'ai eu le triste privilège de séjourner pendant près d'une année. Toutes les épileptiques à la Salpêtrière sont soumises à une médication. Une comptabilité modèle permet de juger des résultats. Chaque malade, au moment de son entrée, est inscrite sur un registre à elle personnel, où l'on note les prescriptions du médecin à leur jour, les vertiges, les grandes attaques, en un mot tout ce qui concerne la maladie ; on peut donc, à un moment donné et d'un seul coup d'œil, juger s'il y a du mieux ou si le mal s'est aggravé. Eh bien, Messieurs, sur 89 malades scrupuleusement suivies dans le service du docteur Legrand du Saulle, voici les résultats

que donne la comparaison des années 1879 et 1880 : 12 ont présenté une *très grande* amélioration, c'est-à-dire que les attaques ont été complètement suspendues ou bien sont devenues dix fois moins fréquentes ; — 51 ont présenté une amélioration moins accusée que dans les cas précédents, mais réelle, c'est-à-dire que les attaques ont été diminuées de moitié et au-dessus ; — 16 n'ont éprouvé qu'un mieux très léger ; — chez 10 seulement la médication a complètement échoué. Antérieurement à cette statistique, MM. les docteurs Legrand du Saulle et Aug. Voisin avaient publié deux remarquables mémoires sur le traitement de l'épilepsie, d'où il ressort que sur un total de 369 épileptiques traités par le bromure de potassium, on a observé 207 résultats favorables. Lorsque de semblables affirmations proviennent d'hommes d'une haute valeur scientifique et de cliniciens consommés comme ceux que j'ai nommés devant vous, ces affirmations, Messieurs, acquièrent une importance qui force les plus incrédules à rentrer en eux-mêmes, et vous conviendrez que nous n'avons pas le droit de n'en tenir aucun compte. Ce ne sont pas des guérisons, direz-vous. Je vous l'accorde, et je me défends tout le premier contre un optimisme

trompeur. Mais, j'en vous le demande, en présence d'un mal aussi terrible, n'est-ce donc rien que d'obtenir de longues rémissions dans le cours de la maladie ? N'est-ce donc rien que de permettre au malheureux épileptique de vivre pendant plusieurs mois, pendant plusieurs années de la vie commune, sans que rien vienne révéler à ceux qui l'entourent, le caractère de l'affection dont il est atteint ? Dans une maladie de cette nature, disait l'illustre Trousseau, une longue trêve ressemble beaucoup à la guérison.

Seulement, Messieurs, je vous ai déjà fait pressentir à quel prix les résultats favorables que je mentionnais tout à l'heure ont été obtenus. Tous les médicaments actifs, dont l'administration doit être longtemps prolongée, ont besoin d'être attentivement surveillés. Les questions de dose, de mode d'administration, de pureté du médicament, de suspension opportune dans la médication, ont sur les effets produits une influence capitale, et l'on n'est en droit d'affirmer que le traitement est inefficace qu'autant qu'il a été essayé dans les meilleures conditions. Ai-je besoin d'ajouter que ces conditions diverses ne peuvent être complètement remplies qu'avec une surveillance médicale perma-

nente ? Celle-ci trouvera dans le bon vouloir et l'expérience de notre personnel le plus utile concours, mais rien ne saurait la remplacer. Je me trouve ainsi ramené, après cette trop longue digression, à mon point de départ, et je puis répéter avec plus de conviction encore que tout à l'heure : il est nécessaire, il est urgent de créer une place de médecin des Asiles.

Nos établissements, Messieurs, sont ouverts à d'autres misères que celles dont je viens de vous entretenir. A côté de la grande lutte contre l'épilepsie, le médecin que vous attacheriez à notre œuvre trouverait à Béthesda et à Siloé un champ d'activité qui réclamerait des soins moins constants et assidus, mais qui lui réserverait assurément beaucoup de bien à accomplir. Parmi cette population rangée sous la commune épithète d'infirmes, d'idiots ou d'incurables, que de divisions et de subdivisions à créer qui n'ont jamais été faites ; que de distinctions à établir ! La face stupide de créatures privées à jamais d'intelligence grimace à côté des minois gracieux et pâles de bambins lymphatiques. Tout près de difformités congénitales et sans espoir de guérison, vous voyez des lésions accidentelles ou acquises qui sont du domaine de la chirurgie.

gie courante, comme les déviations de la taille, les affections oculaires, la tumeur blanche ou la coxalgie. — Ce travail de séparation serait nécessairement le premier acte de l'intervention médicale dans les Asiles, et j'ai la ferme assurance qu'il amènerait immédiatement les résultats pratiques les plus utiles. On s'est un peu trop habitué, permettez-moi de le répéter, à voir dans tous les malheureux qui franchissaient le seuil de Laforce des êtres condamnés d'avance. Les médecins eux-mêmes, qui ont donné jusqu'ici leurs soins à nos établissements ne pouvaient pas, faute de temps et de renseignements suffisants, reconstituer l'histoire souvent longue et compliquée de chaque pensionnaire et suivre de près sa maladie. Il en sera tout autrement lorsque nos Asiles auront un médecin spécial. Vivant au milieu des malades, il connaîtra peu à peu tout ce qui concerne chacun d'eux ; il observera à loisir, comparera ces états morbides si divers, et sans parler de l'intérêt scientifique considérable qu'il retirera de ce genre d'études, il n'est point présomptueux d'espérer que, grâce à un traitement général approprié à la constitution du sujet, grâce à un appareil judicieusement appliqué, ou même à une opération pratiquée dans

les limites d'une sage prudence, il arrive à rendre à la société tel de ses membres qu'on croyait entièrement perdu pour elle. Et d'ailleurs, quels que soient les résultats obtenus, n'aurez-vous pas la satisfaction de vous dire que vous n'aurez rien négligé de ce qui pouvait être fait. Restera la question de savoir s'il convient à l'avenir de réunir dans un même établissement des affections aussi disparates que celles que je vous signalais tout à l'heure, et s'il ne serait pas plus conforme à l'intérêt bien entendu des malades qu'un contrôle médical sérieux refusât l'entrée des Asiles à ceux qui présentent une infirmité accidentelle et nullement irrémédiable.

Je me résume, Messieurs. J'ai cherché à vous montrer : premièrement, qu'une réforme médicale était nécessaire dans nos Asiles ; deuxièmement, que cette réforme n'était réalisable qu'à la condition d'attacher un médecin spécial à nos établissements. J'ai pensé que le sujet méritait d'être discuté à un point de vue général, afin que la question de principe pût être résolue par vous en pleine connaissance de cause. Il me reste à vous signaler, en terminant, les points de pratique qui me paraissent résumer la question

d'application, et sur lesquels devra porter votre discussion. Je les rangerai sous quatre chefs :

1° Fonctions et attributions du médecin des Asiles ;

2° Traitement ;

3° Logement ;

4° Voies et moyens pour trouver un médecin.

I. — Les fonctions du médecin des Asiles devraient être, selon moi, les suivantes :

Il sera chargé de tout ce qui concerne l'état sanitaire des neuf établissements de Laforce ;

Il fera dans chaque établissement une visite régulière, autant que possible quotidienne, comme cela se pratique dans les services hospitaliers de Bicêtre, de la Salpêtrière et d'autres établissements similaires. Le directeur (ou la directrice) accompagnera le médecin dans sa visite, pour lui fournir les renseignements nécessaires. — Les prescriptions seront transcrites séance tenante sur un registre spécial, qu'il signera après chaque visite.

En ce qui concerne les épileptiques, un livret particulier pour chaque malade sera établi par les

soins du médecin, et laissé entre les mains de la directrice, qui notera tous les jours le nombre des crises, en regard du traitement employé. — Le médecin devra surveiller la tenue de ces registres, en même temps que l'administration exacte des médicaments prescrits par lui.

Il aura également la surveillance du petit dépôt de pharmacie qu'il conviendra d'installer dans chaque établissement.

Il prendra connaissance des rapports médicaux envoyés à l'appui des demandes d'admission, et émettra un avis favorable ou défavorable, dont le Conseil d'administration tiendra compte.

Il sera chargé de prendre ou de faire prendre les renseignements nécessaires pour établir l'observation médicale de tout malade admis.

Il présentera tous les ans un rapport détaillé sur la situation médicale des Asiles à la réunion générale du Conseil d'administration. — Il sera tenu, en outre, de fournir, à chaque réunion ordinaire, les renseignements de sa compétence qui pourraient lui être demandés.

Le médecin des Asiles relèvera directement du Conseil. — Il se mettra constamment en rapport,

pour tout ce qui regarde le service intérieur, avec le directeur des Asiles, seul représentant de l'administration. — Dans les cas graves, si une consultation ou une intervention chirurgicale devenait nécessaire, il aviserait immédiatement le directeur et ne prendrait un parti qu'avec l'assentiment de ce dernier.

Tout le personnel des Asiles aura droit à ses soins.

Le droit d'exercer sa profession au dehors ne lui sera pas refusé. Mais il prendra l'engagement de toujours placer en première ligne la tâche spéciale qu'il aura acceptée, et de subordonner en toute circonstance les exigences de sa clientèle privée à ses devoirs formels envers les Asiles.

II. — Sur la deuxième question, celle du traitement qu'il conviendrait de donner à notre médecin, je vous avoue que je n'ai pas encore d'opinion bien arrêtée. Il est nécessaire que chacun produise son avis sur ce point. J'estime qu'une indemnité annuelle de *3000 francs* serait raisonnable, étant donnée la faculté de se créer des ressources en dehors des établissements. J'ajoute que ce chiffre de

3000 fr. représenterait dans ma pensée un minimum.

III. — Le logement, plus encore que le traitement, est une question d'ordre purement administratif qui veut être discutée et à laquelle je ne saurais avoir une solution toute prête à vous proposer. A première vue, je trouverais naturel et désirable que le médecin des Asiles logeât dans ces Asiles mêmes. Mais, à la réflexion, je découvre à ce projet de sérieux inconvénients qu'entraînerait l'accès permanent et obligé dans nos établissements de personnes étrangères. La combinaison la meilleure serait assurément que le médecin eût une habitation qui appartiendrait aux Asiles, pour bien établir qu'il leur est spécialement attaché, mais en même temps assez indépendante pour qu'il puisse exercer librement et sans gêne pour personne sa profession au dehors.

IV. — Ces divers points résolus, il ne nous restera plus, Messieurs, qu'à remplir la dernière partie de notre programme, qui ne sera pas, à vrai dire, la moins exempte de difficultés : nous mettre en campagne à la recherche de l'homme qu'il faut

à notre œuvre. S'il nous était possible de le façonner à notre guise, nous nous le représenterions, n'est-il pas vrai, jeune encore, mais déjà muni d'une certaine expérience, porté par ses aptitudes et son éducation antérieure vers l'étude des maladies nerveuses ; — un homme de cœur qui apporterait dans nos Asiles, en même temps que des remèdes matériels, le sourire réconfortant de la sympathie ; — un homme qui partagerait nos croyances religieuses et qui, par ce fait seul, aurait dès le début avec nos œuvres un puissant point de contact ; — un homme marié enfin dont le foyer hospitalier serait pour celui du presbytère un bien précieux voisinage, médecin et directeur mettant en commun leur dévouement et leur bonne volonté.

Trouverons-nous, Messieurs, à réaliser tous les traits de ce tableau ? Je le désire sincèrement sans oser trop y compter. L'atteinte de l'idéal n'est pas de ce monde, et le proverbe a trop souvent raison : « Le mieux est l'ennemi du bien. » Je crois en particulier que vous ne devrez pas ranger le titre de protestant au nombre des conditions absolues, si vous ne voulez pas vous exposer à prolonger indéfiniment nos recherches. — Mais, ces réserves faites, j'ai l'assurance que notre appel sera entendu.

La situation que vous lui offrirez a de quoi tenter plus d'un jeune homme sérieux et intelligent arrivé au terme de ses études médicales. Un avis, inséré dans un ou plusieurs journaux de médecine, ne peut manquer de provoquer des demandes que votre rapporteur se chargerait volontiers de recevoir et de vous soumettre après examen. Il pourrait également correspondre, pour cet objet, avec quelques confrères de Paris.

L'innovation que nous vous proposons, Messieurs, était, vous le savez, au nombre de celles que désirait le regretté fondateur de ces Asiles. Depuis que son infatigable énergie avait donné à son œuvre de charité l'extension qu'elle a aujourd'hui, il comprenait qu'une réforme médicale était devenue nécessaire, et nous lui avons plus d'une fois entendu exprimer le vœu que ses chers Asiles aient un jour leur médecin spécial. Le moment n'est-il pas particulièrement favorable pour réaliser ce vœu de John Bost ?

Quand la mort est venue l'enlever à la grande famille dont il était l'âme et le soutien, les amis de l'œuvre se sont demandés un instant si elle pourrait lui survivre. L'œuvre a vécu, Messieurs, elle

vivra, et vous allez donner à ceux qui en douteraient encore une preuve éclatante de sa vitalité en leur annonçant, peut-être dans votre prochain rapport, que les Asiles possèdent enfin leur médecin.

D^r EUGÈNE MONOD.

RELEVÉ DES RECETTES

Exercice

RECETTES

Actif au 31 décembre 1881.....	30,838 06
Pensions	57,417 10
Dons	61,440 18
Produit des jours	56,000 »
Rentes	11,055 30
Collectes et ventes.	35,802 65
Société du Sou protestant.	665 55
Recettes diverses.	7,173 74
Total des recettes	260,392 58

Le Trésorier comptable,

A. LAFARELLE.

Après vérification, nous avons trouvé la situation
conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

G. BOY.

ET DES DÉPENSES

de 1882.

DÉPENSES ORDINAIRES

Nourriture	85,619 25
Vêtements	16,363 20
Mercerie et Lingerie	3,124 90
Blanchissage	3,153 25
Eclairage et Combustible	6,276 »
Meubles et Ustensiles	3,860 20
Service de santé	2,547 85
Bureau et Correspondance	1,183 10
Rapports et Imprimés	3,381 15
Bibliothèque, Classes	911 05
Salaires	39,376 30
Voyages	2,313 »
Chevaux et Voitures	4,428 70
Impôts et Assurances	2,844 57
Dépenses diverses	2,515 »
Total des dépenses ordinaires . . .	177,897 52

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES

Achat de terrains	10,201 »
Achat de rentes	25,823 15
Constructions, Réparations	33,718 65
Actif au 31 décembre 1882	12,752 26
Total égal aux recettes . . .	260,392 58

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Janvier au

RECETTES

Actif au 31 décembre 1882.	12,752 26
Pensions	20,285 35
Dons	23,791 45
Produit des jours.	17,000 »
Rentes.	3,355 10
Collectes et ventes.	18,454 40
Société du Sou protestant.	389 60
Recettes diverses.	3,315 55
Total des recettes.	99,343 71

Le Trésorier comptable,

A. LAFARELLE.

Après vérification, nous avons trouvé la situation
conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

G. BOY.

ET DES DÉPENSES

30 Avril 1883.

DÉPENSES

Nourriture.	28,820 30
Vêtements.	5,110 25
Mercerie et Lingerie.	1,818 40
Blanchissage.	518 »
Eclairage et Combustible.	2,442 02
Meubles et Ustensiles.	1,504 30
Service de santé.	2,172 85
Bureau et Correspondance.	363 »
Rapports et Imprimés.	» »
Bibliothèques, Classes.	472 20
Salaires.	10,239 10
Voyages.	1,190 65
Chevaux et Voitures.	472 85
Impôts et Assurances	1,251 75
Constructions, Réparations.	5,719 »
Dépenses diverses	1,689 »
Actif au 30 avril 1883.	35,560 04
Total égal aux recettes.	99,343 71

DONS ANONYMES ⁽¹⁾

Mulhouse. — X...	(envoyés comme d'habitude)	300 f.
—	F. D. « Guérissez les malades, nettoyez les lépreux. » (St-Mathieu x, 8). . .	100
—	F. D. « Tu as changé mon deuil en réjouissances. » (Ps. xxx, 12	100
Versailles. — Au nom du Seigneur	Jésus	50
—	Une servante chrétienne	2
—	Une amie.	5
Nîmes. — Anonyme.		50
X. — X. Une obligation de la Ville de Paris.		

(1) Nous imprimons cette liste pour le bon exemple, et aussi pour marquer à nos amis inconnus que leurs dons nous sont arrivés. « Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu. » (Actes x, 4.)

SITUATION FINANCIÈRE

Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1882, nos recettes se sont élevées à . . . 229,554 f. 52
 et nos dépenses à. 247,640 32
 soit un excédant de dépenses
 de 18,085 80

De ce fait, notre actif qui était
 au 31 décembre 1881 de . . . 30,838 06
 a été réduit au 31 décembre
 1882 à. 12,752 26

Désormais, en vertu d'une décision du Conseil, les comptes seront arrêtés le 30 avril de chaque année, au lieu du 31 décembre. Voici donc, en conséquence, le relevé des recettes et des dépenses pendant les quatre premiers mois de 1883 :

Recettes 86,591 f. 45
 Actif au 31 décembre 1882 . . 12,752 26
 Soit un total de 99,343 71
 Les dépenses ont été de. . . . 63,783 67

Ce qui nous laissait au 30
avril dernier un actif de. 35,560 04

Cet encaisse ne doit pas nous éblouir, car nous entrons dans la période de la sécheresse atmosphérique et financière. Si la terre a besoin de la chaleur vivifiante du soleil pour dorer les blés et mûrir les fruits, notre caisse réclame la pluie quotidienne et bienfaisante des dons de la charité.

NOS DEUILS

Chaque année il se fait quelques vides dans les rangs de nos bienfaiteurs. Une perte cruelle a été celle de Madame E. Schlumberger, présidente de notre Société Adolphe de Mulhouse. Elle a été enlevée, après une courte maladie, à l'affection de son mari, M. le docteur Schlumberger, de ses trois enfants et

de ses amis, à l'âge de 26 ans. Je n'oublierai jamais son accueil, lors de ma tournée dans notre chère Alsace, au mois de mars 1882. Elle était l'âme de notre Société Adolphe ; elle savait exciter et entretenir le zèle en faveur de nos Asiles. Elle s'était donnée à J.-C. et elle se dépensait de toutes manières pour faire le bien. Son influence était d'autant plus grande qu'elle ne cherchait pas à l'exercer et personne ne pouvait s'y soustraire. Sa mort a été un deuil général, et le vide qu'elle a laissé sera difficilement comblé. M. le docteur Schlumberger continue les traditions de sa compagne et honore sa mémoire en suivant son exemple. Que le Seigneur console les cœurs brisés et nous apprenne à tous, par ces coups soudains et terribles qui témoignent de notre fragilité, à racheter le temps, en nous consacrant à Lui. Que tout ce qui est en nous, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons aussi à enregistrer un don de 6000 fr. fait aux Asiles par M^{me} la marquise de la Valette, en mémoire de M. le marquis de la Valette, et un legs de linge et d'argenterie de la part de M^{me} veuve Calès.

A cette liste mortuaire s'ajoute enfin le nom de M^{me} Grosrenaud de Bergerac. Cette chère bienfaitrice, non contente de donner à M. Bost une somme de 10,000 fr., avait pris à sa charge un jour de 500 fr. Que les membres de sa famille, que nous comptons parmi nos bienfaiteurs, Monsieur et Madame Viger; Monsieur et Madame Poumeau, des Gilets; Monsieur et Madame Henri Garrigat, reçoivent ici l'expression de notre sympathie et de notre reconnaissance! Nous espérons que le Seigneur nous suscitera de nouveaux bienfaiteurs et que quelques-uns de nos lecteurs se sentiront appelés à adopter, pour lui faire du bien, notre grande famille de déshérités. C'est là notre vœu et notre espérance.

CONCLUSION

Vous l'avez entendu, chers bienfaiteurs, nous avons besoin de 20 à 25,000 francs pour agrandir Eben-Hézer ; de plus, le nombre de nos pensionnaires s'accroît, nos charges deviennent plus lourdes et nos recettes plus légères. Voilà le fait. Comment y répondre ?

En vous racontant simplement d'autres faits que je puise dans mon dernier voyage dans le sud-ouest de la France. Je ne nommerai ni la ville ni les personnes qui tiennent à garder l'anonyme.

Le lendemain d'une conférence sur les Asiles, à 7 heures 1/2 du matin, un Monsieur vint frapper à ma porte et me dit : « Je suis un modeste employé de commerce, j'ai des enfants, ma femme travaille de

son côté et parfois nous nouons tout juste les deux bouts. Cependant, j'ai pu acheter trois obligations de la ville de Paris et je vous en apporte une dont vous pourrez retirer 400 francs. » J'hésitai à accepter, mais il insista d'une façon si touchante que je me rendis. Nous la garderons, ajoutai-je, nous en toucherons l'intérêt et de cette manière c'est un don perpétuel que vous nous faites. Et qui sait ? Cette obligation peut sortir à un tirage et valoir ainsi 100,000 francs. — Le Seigneur peut le permettre, répliqua-t-il, et même, si une des obligations que je garde bénéficie de la chance d'un tirage, la moitié sera pour mes enfants et l'autre moitié pour Laforce.

Un autre fait. Une maîtresse d'hôtel me fit payer ma note avec la promesse de ne jamais descendre autre part que chez elle chaque fois que je viendrais à passer dans sa ville. J'ai promis. De plus, elle glissa

dans ma main un billet de banque de 500 francs. Ces faits se passent de tout commentaire, mais ils exigent des imitateurs. Serez-vous de ceux-là ?

Troisième fait. Je lisais dans le *Journal religieux des églises indépendantes de la Suisse Romande* à la colonne des dons (je suis un lecteur fidèle de cette colonne de nos journaux religieux) : Zéro — 10 francs — Dieu multiplie la race de tels zéros ! On m'a appris, dans le temps, qu'un zéro placé à la droite d'un nombre en décuple la valeur. Ce qui était vrai alors, l'est encore aujourd'hui. Je salue donc avec reconnaissance le Zéro de la Suisse Romande et souhaite de le voir imprimé souvent et longtemps !

Un proverbe connu dit : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » Dans le domaine de la charité, c'est faux, c'est archifaux. Rien de plus simple que de se laisser

aller dans un élan d'enthousiasme, à donner largement. Le lendemain on peut s'en repentir et c'est ce qui arrive souvent. Il n'en reste pas moins, que sur le moment, en plein accès de fièvre de charité, le premier pas n'a rien coûté. C'est le second, c'est la persévérance et le progrès dans le sacrifice qui est difficile et impossible non seulement à l'homme naturel, mais encore au chrétien, car l'égoïsme n'est jamais tout à fait endormi en nous. Or, nous le savons, J. C. ne veut pas des serviteurs ordinaires. Si vous ne faites que ce que les autres font, pouvons-nous induire de ses paroles, ce n'est point assez. Il me faut de l'extraordinaire dans votre vie, dans votre amour pour moi, dans votre charité vis-à-vis de vos frères. En conséquence, nos œuvres, à ses yeux, ne vaudront que ce qu'elles nous auront coûté et nous avons là une règle stricte pour estimer notre travail. Je

termine par ce mot d'un homme de bien qui disait sur son lit de mort : « Je ne possède que ce que j'ai donné. »

Votre bien dévoué et affectionné,

E. RAYROUX.

(Lu et approuvé en Conseil d'administration dans sa séance du 4 juin 1883.)

LES DONs ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS

FRANCE

A Laforce (Dordogne), par M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur des Asiles.

A Paris, par MM. MALLET FRÈRES et C^e, banquiers, 37, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

A Alais, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrierie.

A Bordeaux, chez M^{lle} MARIE HOVY, 63, rue de la Course.

A Ganges, chez M^{lle} CAZALET.

A La Rochelle, chez M. le pasteur GOOD.

A Lyon, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 69, avenue de Saxe,

A Montauban, chez M. le professeur JEAN MONOD.

A Marseille, chez M^{me} MOULINE, 161, cours Lieutaud.

A Montpellier, chez M^{me} PAUL CASTELNAU, 34, rue Saint-Guilhem.

A Nîmes, chez M. le pasteur BABUT, rue Clérisseau, 21.

A Pau, chez M^{lles} OLIPHANT, CADIER, MARIE ELOUT et MALAN.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

A Annonay, chez M^{lle} JENNY GISCARD (Société de Bienfaisance).

- A Bernis*, chez M. le Pasteur (Réunion de Dames).
A Cannes, chez F. ROBINSON WOOLFELD, Esq^{re}, villa Albert.
A Castres, chez M^{me} JAUGE, née DE JUGE.
Au Hâvre, chez M. JULIEN MONOD, côte d'Ingouville.
A Menton, chez M. le pasteur DELAPIERRE et chez M^{me} DUDGEON, aux Grottes.
A Montagnac, chez M^{lle} CAZELLES (Société de Dames).
A Milhau, chez M^{mes} DE CARBON-FERRIÈRES, CALDESAIGNES, BLANC et BISSEUX.
A Nice, chez MM. les pasteurs CHILDERS et BURN MURDOCH.
A Rochefort, chez M. le pasteur CAZALIS (Comité de Bienfaisance).
A Saint-Jean-du-Gard, chez M^{lle} EMMA FABRE.
A Saint-Hippolyte-du-Fort, chez M. GRACH, instituteur.
A Saint-Affrique, chez M^{lle} EUGÉNIE VERNIÈRE.
A Mazamet, chez M^{me} ROUVIÈRE-HOULÈS.

A L S A C E

- A Mulhouse*, chez M^{lle} CAMILLE BOHN, chaussée de Dornach.
A Strasbourg, chez M^{lle} M. RAUSCH, 5, rue des Mineurs.

S U I S S E

- A Genève*, chez M^{me} BOUVIER-MONOD, rue Charles-Bonnet, 4, et chez M^{lle} CAROLINE GAUSSEN, 8, rue Eynard.

A Lausanne, chez M. GEORGES BRIDEL, libraire-éditeur.

A Neuchâtel, chez M. E. DE PURY DE MARVAL.

GRANDE-BRETAGNE

A Blackheath, chez Miss HARRISSON, Blackheath Park. Kent

A Edimbourg, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place.

A Glasgow, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch Street

A Liverpool, chez W. CROSFIELD, Esq^{re}, Annesly, Aigburth

A Londres, chez MM. RANSOM-BOUVERIE et C^e, 1, Pall Mall East, et chez MM. JAMES NISBET et C^e, 21, Berners Street.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

BELGIQUE

A Diest, chez M. ISEBAERT, officier de l'état-major des places.

NAT. WALES,

*Brigadier General,
Commanding 1st Brigade, M. V. M.*

THOMAS F. EDMANDS,

*Lieut.-Colonel, Commanding
1st Corps Cadets, M. V. M.*

Boston, April 4th, 1884.

Dear Sir:

The recent riots in Cincinnati, following closely upon an effort lately made in this City to interest a number of citizens in our own means of defence, in case such a calamity should happen here, have induced the undersigned to arrange another meeting for consultation thereon. The previous attempt brought out a small attendance, probably because no loss of life and property had very recently emphasized the necessity for the gathering. Believing now, however, that public interest, if not alarm, may have been awakened, the undersigned will be pleased to see you in the Cadet Armory, at 8 o'clock, on Tuesday evening, April 8th, when some of the dangers that may threaten Boston, and the means of averting them, will be shown.

His Excellency the Governor will be present.

Very respectfully,

Your obedient servants,



2625.3

Cover

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE
(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877



PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

—
1884

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur ERNEST RAYROUX, directeur, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES. »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE
BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ
BÉTHEL — LE REPOS
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE
LA COMPASSION

PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

—
1884

1884. Dec. 30,

Gulf

Saml. H. Scudder.

LES ASILES DE LA FORCE

- LA FAMILLE . . .** Asiles pour des jeunes filles : 1^o orphelines ; 2^o placées dans un mauvais entourage ; 3^o de protestants disséminés.
- BÉTHESDA.** Asile pour des jeunes filles : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacées de cécité ; 3^o idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.
- ÉBEN-HÉZER. . . .** Asile pour des jeunes filles épileptiques.
- SILÔÉ.** Asile pour des garçons : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacés de cécité ; 3^o idiots ou imbéciles.
- BÉTHEL.** Asiles pour des garçons épileptiques.
- LE REPOS.** Asile pour des institutrices incurables, des maîtresses d'école infirmes, des dames veuves ou célibataires malades ou sans ressources.
- LA RETRAITE. . .** Asile pour : 1^o Des servantes, des femmes veuves ou célibataires, malades ou infirmes et sans ressources, que leur éducation ne permet pas d'admettre au Repos ; 2^o des femmes infirmes ou incurables, exclues par leur âge ou par d'autres motifs de l'Asile de BÉTHESDA.
- LA MISÉRICORDE. .** Asile ouvert à des filles : 1^o idiots gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques qui sont idiots ou infirmes.
- LA COMPASSION. .** Asile ouvert à des garçons : 1^o idiots gâteux, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques idiots et infirmes.

Conseil d'Administration

Président . . . MM. L. DOMENGET, ancien magistrat à Bergerac.

Vice-Président Henri COUVE, de Bordeaux.

Secrétaire . . . H. LAUGA, pasteur, président du consistoire de Montcaret.

Assesseurs.

Augustin BOST, pasteur à Genève.

Gustave BOY, propr. à Bergerac.

Louis SAUTTER, de Paris.

E. MONBRUN, pasteur à Orthez.

E. VAUTIER, de Lyon.

E. OBERKAMPFF, receveur des finances à Alais (Gard).

LABROUSSE, pasteur à Bergerac.

DU PEYROU, propr. à Bergerac.

D. GUESTIER . . .

D^r Eug. MONOD. } de Bordeaux.

E. DE BETHMANN }

J. LAFORGUE, pasteur aux Briands

J. SIEGFRIED, du Havre.

C. SOULIER, pasteur à Bordeaux.

PÉDÉZERT, professeur à Montauban

J. MONOD, d^o d^o

J. DE SEYNES, de Montpellier.

WESTPHAL-CASTELNAU, de Montpellier.

E. BRUNETON, de Nîmes.

J. GUX

E. DE PRESSENSÉ, pasteur } de Paris

P. MIRABAUD }

RAPPORT
SUR LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

Du 1^{er} mai 1883 au 30 avril 1884.

CHERS BIENFAITEURS,

On nous dit : « Faites un rapport intéressant, car il faut qu'il soit lu. » Je ne demande pas mieux, car c'est pitié que de tant de comptes-rendus de nos diverses œuvres religieuses, si peu arrivent à leur adresse. Que d'exécutions sommaires et impitoyables ! Le modeste rapport arrive, habillé de sa couverture bleue, rouge, verte, lilas, jaune, violette : Rapport annuel de la société de...., de l'Orphelinat de....,

de l'Asile de...., etc. Tous se sont envolés sur les ailes de l'Espérance, et, les uns après les autres, saisis d'une main distraite, ils sont lancés dans le panier.... un petit bruit sec de feuilles qui se froissent, et puis, plus rien. Peut-être se rencontre-t-il quelques personnes qui entr'ouvrent la pauvre petite brochure pour s'assurer, quand la liste des souscripteurs est imprimée, s'il n'y a aucune omission en ce qui les concerne; d'autres se bornent à parcourir le compte-rendu financier pour formuler une critique parfois imméritée... et voilà ! Combien les lisent ?

Done, ne prenons pas l'engagement d'être intéressant, mais prenons-en un autre meilleur qui sera la réponse à une objection qui, pour n'être pas toujours formulée, n'en existe pas moins, plus répandue qu'on ne le croit. « Vous mettez dans vos rapports ce que vous voulez, dit-on, vous aimez à embellir, à grossir les faits ou à les revêtir d'une certaine poésie ou d'une importance qu'ils n'ont jamais eue que dans votre imagination. » Eh bien !

non ! Amis lecteurs, faites-nous crédit d'honnêteté et de bonne foi. Nous voulons, selon notre coutume, ne rien enregistrer qui ne soit exact et véridique. En résumé, pour ce qui regarde non seulement nos Asiles, mais encore toutes les œuvres chrétiennes, que le besoin futile d'entendre quelque chose d'intéressant laisse place dans vos cœurs à un intérêt véritable qui se traduise en dehors par des actes d'une charité revêtue de sacrifice, — la seule que Jésus, assis à la porte du Temple pour voir ce qu'on jette dans le tronc, remarque et propose à notre imitation.

Notre dernière étape, achevée le 30 avril dernier, s'est faite à la coutume. Nous avons marché au jour le jour, à travers le même cortège de misères et de souffrances ; n'ayant rien et recevant quotidiennement le nécessaire de notre Père Céleste ; avec des alternatives de joie et de douleur. En apparence, monotone, en réalité, notre vie est accidentée par des soucis et des agitations de tous genres. Si vous voulez nous suivre dans une visite à

chacun de nos Asiles, vous pourrez vous en convaincre.

Nous plaçons d'abord sous vos yeux le tableau du mouvement de nos pensionnaires dans la période qui s'étend du 1^{er} mai 1883 au 30 avril 1884.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1883 au 30 Avril 1884.

Demandes d'admission. - Entrées. - Sorties. - Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE de PENSIONNAIRES	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille	82	22	17	16	»
Béthesda	80	17	13	6	2
Eben-Hézer	55	11	6	1	1
Siloé	84	18	13	5	»
Béthel-Compassion.	67	15	10	4	4
Repos	16	12	7	1	2
Retraite	19	14	8	2	3
Miséricorde	41	8	5	1	1
TOTAUX.....	444	117	79	36	13

LA FAMILLE

Le nombre de nos enfants a atteint la limite extrême. L'Asile a été au complet toute l'année. Sur 22 demandes d'admission, nous n'avons pu en accepter que 17, et 16 de nos anciennes élèves nous ont quittés soit pour rentrer chez leurs parents, soit pour se placer comme domestiques, cuisinières ou femmes de chambre. Nous rappelons à nos amis que l'Asile, bien qu'il reçoive des orphelines, n'est pas un Orphelinat. Il est avant tout une maison qui doit abriter les enfants de nos disséminés protestants et celles qui sont moralement abandonnées ou exposées, dans le milieu où elles se trouvent, à de funestes influences. Nous estimons que plusieurs de nos solliciteurs devraient s'adresser aux Orphelinats proprement dits avant de venir frapper à notre porte.

L'état sanitaire a été relativement bon. Aucun décès à enregistrer, grâces à Dieu ; mais la mort peut encore faire son entrée dans cet Asile et nous supplions nos enfants de ne pas l'oublier.

La conduite en général est assez satisfaisante. Mais sous les apparences, que se cache-t-il ? Le mal, ce vieux et perfide serpent, se dissimule ; il revêt pour un temps le vêtement de la piété, de la modestie, puis il déroule ses anneaux et se dresse menaçant au moment le moins attendu. Nous avons eu l'amère douleur de voir une de nos jeunes filles, quelques mois après sa sortie de l'Asile, chassée de sa place. La vanité et l'orgueil l'avaient poussée à de graves infidélités. Nous avons aussi remarqué qu'il est utile de n'envoyer que rarement nos enfants en séjour chez leurs parents, surtout s'ils habitent une grande ville. Il y en a qui nous sont revenues avec un esprit de vanité et d'insubordination contre lequel il nous a fallu lutter avec énergie. La leçon nous servira. La sévérité n'exclut pas l'affection, ni

l'affection la sévérité. Il est salulaire à l'enfant de passer sous le joug de la discipline et, s'il en murmure et en souffre actuellement, plus tard il comprend et sa reconnaissance est acquise à ses bienfaiteurs. Mieux vaut tard que jamais.

L'école, la couture, les travaux du ménage réclament tour à tour nos jeunes filles. Au mois de juillet, L. S. a obtenu son brevet d'institutrice. Nous l'avons recommandée à ses protecteurs pour lui trouver une place. C'est une jeune fille sérieuse, intelligente, animée des sentiments d'une vraie piété, en bon exemple à ses compagnes. Cependant elle attend encore un poste avec patience, mais non pas sans souffrir de ce retard vraiment trop prolongé, car elle a hâte de venir en aide à sa mère, courbée sous le double fardeau de la cécité et de la vieillesse. Au mois d'août, deux autres enfants, une pensionnaire et une externe, ont subi avec succès les épreuves du certificat d'études primaires. Cette année, plusieurs sont ou devraient être prêtes pour

affronter ce modeste examen. Mais je me demande s'il faut tourner nos efforts de ce côté ? Réduire les heures de classe pour augmenter le temps consacré aux travaux du ménage, ne serait-ce pas préférable ? En tous cas, ce serait revenir aux traditions d'autrefois. Il ne convient pas, comme cela s'est parfois rencontré, qu'on prenne l'Asile de la Famille pour la succursale d'une Ecole normale, ou encore comme une pension où des parents peuvent faire donner à leurs enfants une éducation et une instruction complètes en réalisant de notables économies. L'Asile de la Famille a été et doit rester, ne l'oublions pas, une maison de charité. Sa raison d'être, son but c'est de former, sauf de rares exceptions imposées par des sujets d'élite, des domestiques fidèles, vaillantes au travail, soumises à leurs maîtres selon la chair dans toutes les choses bonnes et honnêtes, et aussi des servantes de Jésus-Christ, soumises en toutes choses, sans aucune restriction, à leur Père, notre Père à tous, qui est dans les cieux !

« A quel âge placez-vous vos jeunes filles ? » Cette question nous est souvent posée, disait M. John Bost dans son rapport de 1864, et nous savons qu'elle occupe sérieusement les personnes qui s'intéressent à notre Asile. Nous ne pouvons fixer un âge. Telle enfant, à 16 ans, est plus apte au service que telle autre à 18 ou 20 ans. Règle générale, et contrairement aux convictions de plusieurs de nos amis, nous pensons que, dans l'intérêt de nos enfants, le seul que nous devons chercher, plus vite elles seront placées, mieux elles s'en trouveront sous plusieurs rapports.

« La vie d'un Asile, quoi qu'on fasse pour la modifier, est une vie anormale, une vie plus ou moins factice. Quand une jeune fille a passé quelques années chez nous, elle a appris tout ce que nous pouvions lui enseigner. A l'enfant qui veut se vouer à la couture et atteindre quelque perfection dans cet art, il faut l'atelier de la couturière. Nous ne saurions viser si haut. Dans notre Asile, elle végètera toujours, refaisant les ouvrages qu'elle

aura faits cent fois. Une autre veut devenir repasseuse; ce n'est pas avec des toilettes simples et toujours les mêmes qu'elle pourra acquérir ce qu'on demande aujourd'hui d'une bonne ouvrière en ce genre. Celle qui désire être femme de chambre ne trouvera pas non plus chez nous tous les éléments pour se former à ce service. La bonne d'enfants n'apprendra jamais à soigner de petits enfants, par la raison toute simple que nous n'en avons pas.

« En prolongeant leur séjour au milieu de nous, nos jeunes filles peuvent se perfectionner dans les choses qu'elles ont apprises, cela est vrai; mais elles le feront, avec plus de succès encore, quand elles seront entrées en service et placées sous leur propre responsabilité. Passé un certain âge, la vie de l'Asile les fatigue, il leur faut un centre d'activité où elles puissent appliquer ce qui leur a été expliqué. Vivant au milieu d'enfants plus jeunes qu'elles et ne trouvant pas d'aliment dans cette société, elles soupirent après un autre entourage. Elles veulent voir le monde. Le son de

la cloche qui, le matin, les réveille et, le soir, les réduit au silence, leur devient intolérable. La monotonie d'un Asile n'est vraiment supportable que pour un temps. Elles s'ennuient et se nuisent les unes aux autres. De plus, ne recevant aucune rétribution, elles se sentent à charge à leurs bienfaiteurs et savent que d'autres jeunes filles attendent leur départ pour les remplacer. Tous ces sentiments sont naturels, nous les comprenons et ne cherchons nullement à les contrarier. »

Nous sommes si bien entrés dans les vues de notre bienheureux ami John Bost, que, depuis deux ans, après un séjour plus ou moins long dans l'Asile, 35 de nos jeunes filles ont été placées en France et à l'étranger ou sont rentrées dans leurs familles. Aussi ne nous reste-t-il aujourd'hui que bien peu de ce qu'on appelle « les grandes. » Les « moyennes » sont un noyau et les « petites » presque la majorité. Le Tom-Pouce de la Famille s'appelle Mélina ; elle a 4 ans ; elle avait 3 ans quand elle y a été admise. Sans père

ni mère, sans parents, on nous a demandé de l'adopter et nous n'avons pas hésité. Ce délicieux bébé, la Famille étant au complet, fait son surnumérariat à Béthesda. Elle y réjouit tout le monde par ses manières et son petit jargon qui estropie si joliment la langue française sans en avoir cure. Nous lui avons improvisé une maman et toute une série de tantes et de cousines qui la choient à qui mieux mieux. Elle-même, dans la personne de M^{me} Sicard et dans celle de Cadette, notre cuisinière, s'est taillée deux bonnes grand-mamans. Avec l'abondance actuelle de nos fillettes, nous ne pouvons attendre ni exiger une grande somme de travail. Néanmoins, d'accord avec M^{lle} Elise, dont la santé, chancelante l'an dernier, s'est raffermie, nous voulons introduire certaines améliorations et réaliser de plus en plus le programme que j'esquissais tout à l'heure. Tout en continuant ce qu'elles font déjà, nous accoutumerons nos jeunes filles à ces ouvrages pour lesquels on croit qu'elles ont en général peu de goût,

parce qu'ils sont moins délicats. Non, chers bienfaiteurs, elles ne reçoivent pas une éducation trop raffinée ; non, nous ne voulons pas en faire des demoiselles ; mais, nous tenons à nous répéter, de vraies domestiques ne craignant pas de mettre la main à la pâte sans trop regarder à la couleur de la farine.

Nous avons vu partir avec regret deux de nos institutrices : M^{lle} Guy et M^{lle} Roger. Celle-ci était avec nous depuis quatre ans ; aimante, dévouée, elle avait une réelle et bonne influence sur ses élèves. Des circonstances de famille l'ont rappelée, mais son cœur est toujours ici et la séparation, grâces à Dieu, ne détruit pas l'affection. Ces deux amies ont été remplacées par M^{lle} Clère et par M^{lle} Massebiau. Espérons que nous pourrons les conserver longtemps car, elles aussi, ont pris leur tâche à cœur.

La Famille, comme nos autres Asiles, ont reçu, cette année, la visite de plusieurs bienfaiteurs. Ces visites sont un sujet d'encouragement pour tous et font un bien réel. « Les

paroles agréables (à notre sens, ce sont celles qui sont inspirées par l'amour de Jésus-Christ), les paroles agréables, lisons-nous au livre des Proverbes, sont un rayon de miel, douces pour l'âme et salutaires pour le corps. »

BÉTHESDA

Encore un Asile au complet. Il renfermait, au 30 avril dernier, 80 pensionnaires. M^{me} Sicard, en prenant de l'âge, voit ainsi augmenter sa tâche. Elle a été encore compliquée, ces derniers temps, par une succession ininterrompue de maladies. Nous avons eu des craintes sérieuses au sujet d'une de nos aveugles. A... a été, à plusieurs reprises, aux portes de la mort, et cependant elle est des nôtres aujourd'hui. Le Seigneur l'a laissée sans doute pour accomplir son œuvre à Bé-

thesda, auprès de ses compagnes, en leur parlant de Jésus. Le chétien doit, en effet, partager pour encourager ceux qui l'entourent, le fruit de ses expériences et des grâces reçues. Ensuite nous avons eu une succession d'érysipèles et de maux de gorge, et pour finir, onze cas de rougeole. Nous n'avons cependant perdu que deux enfants. D'abord Annette T..., une de nos braves idiots, dépourvue de toute intelligence, mais fort affectueuse. Elle aimait à entendre chanter et elle-même fredonnait quelques phrases des Hymnes du Croyant. Ses compagnes, à sa demande, lui ont souvent chanté son cantique favori : « J'ai un bon Père qui m'attend aux cieux. »

Ensuite Marguerite G..., ancienne élève de l'Institution des sourds-muets de St-Hippolyte. Caractère difficile et original. Elle avait appris à parler, mais elle n'usait pas de cette faculté. Que de jours elle a passé silencieuse sur son tabouret, à l'atelier de couture, travaillant sans goût, avec une mine peu avenante ! Sentai

elle déjà au fond de son être la piqure de son mal mystérieux ? Peu à peu sa santé a disparu et il nous a fallu la voir dépérir et se consumer. Quand elle s'est alitée, il s'est produit une détente morale. Quel prédicateur puissant que la souffrance ! Aussi Dieu s'en sert-il pour amollir parfois les cœurs qui semblent de marbre. Marguerite a été ainsi vaincue. Elle a enfin dédommagé M^{me} Sicard de sa longue indifférence en ne voulant recevoir de soins que des mains de notre chère directrice, surcroît de fatigues pour cette dernière, mais dont elle n'a jamais songé à se plaindre. La figure revêche de notre malade a pris peu à peu une expression de grande douceur et de touchante résignation. Elle acceptait avec empressement la prière et nos courtes exhortations. Et son regard, pour exprimer ses sentiments, valait mieux qu'un éloquent discours. Pendant son agonie, il nous a fallu voir ce regard arrêté sur nous avec une persistance troublante. Par signes, nous l'invitions à prier, à regarder en haut et, en effet,

à un certain moment, c'est vers le ciel qu'elle a tourné les yeux et c'est dans cette contemplation que la mort a doucement passé sur elle et nous l'a ravie !

Après les tristesses, mentionnons les joies. Deux de nos jeunes filles, entrées à Béthesda assez chétives, ont été fortifiées dans leur santé. L'une, L. B..., a pris son certificat d'études primaires et, rentrée chez ses parents, elle se prépare pour obtenir la direction d'une salle d'Asile. L'autre, E. G..., a emporté son brevet de capacité ; elle est actuellement institutrice-adjointe dans une école communale dans le département de l'Hérault. Elle nous écrit pour nous tenir au courant de ses petites expériences. Les Asiles, les Asiles ! C'est là son thème favori où son cœur et sa plume aiment à se perdre ou, pour mieux dire, à se retrouver. Dieu veille sur nos chères éloignées pour les garder et les tenir près, toujours bien près de Celui qui est « le chemin, la vérité et la vie ! »

Nous avons besoin d'une aide pour Béthes-

da. Nous cherchons une femme robuste et capable. Nous cherchons, mais sans succès. Il serait vraiment plus facile, semble-t-il, de trouver un ministre pour n'importe quel portefeuille qu'une bonne domestique. Il est urgent, cependant, de soulager nos directrices de la première heure. Certes ! elles ont bien toujours le même cœur, le même entrain, mais c'est un devoir de ménager leurs forces physiques. Trouverons-nous pour Béthesda cette femme fidèle que nous désirons ? Cet appel n'ira-t-il pas à son adresse, soit ici, soit au loin ? Nous attendons avec confiance.

EBEN-HEZER

Un pas sépare l'Asile de Béthesda de celui d'Eben-Hézer : mais plus grande est la distance qui conduit des misères du premier aux tristesses poignantes du second.

Ici, nous retrouvons notre chère M^{lle} Jeanne Lapeyre, parfois fatiguée, mais toujours infatigable, animant et dirigeant tout avec ce calme, cette douceur, ce sang-froid si nécessaire là où l'imprévu éclate journellement et parfois sous un aspect effrayant. Nos pauvres malades, après des séries de crises, peuvent perdre conscience d'elles-mêmes ; les plus douces, quand le mal ne les travaille pas, en viennent, dès que le mauvais esprit s'empare d'elles, parfois à une surexcitation dange-reuse. Il faut cependant ne pas se laisser intimider : il faut, à tout prix, isoler ces agitées, les mettre en cellule et les empêcher ainsi de nuire aux autres. Notre directrice et ses aides n'y réussissent pas toujours sans dommages ; souvent elles ont reçu de rudes coups et chacune porte sur soi quelques marques de ces luttes où le dévouement doit, en fin de compte, l'emporter. Je ne parle pas des insultes, car nous ne les entendons jamais, en vertu du proverbe qu'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

Une de nos aides, M^{lle} Louise Bernard, a été remplacée par sa cousine, M^{lle} Jenny Bernard. Que Dieu la soutienne, car il faut la force d'en haut pour se consacrer, à 19 ans, à cette œuvre de charité vis-à-vis des épileptiques, si belle puisqu'elle s'adresse à une des plus grandes misères qui soit, mais si délicate et si difficile !

Une de nos pensionnaires, J. D..., venue de la Suisse, était à Eben-Hézer depuis 14 ans, sans avoir eu, pendant cette longue période, la visite d'un seul parent, d'un seul ami. Un jour, elle reçut la nouvelle que sa mère était gravement malade et resterait infirme. Dès lors, J. D... n'eut plus qu'une pensée : revoir sa mère. Mais comment faire et que faire sans argent ? La nécessité, dit-on, est mère de l'industrie. J. D... consacra aussitôt ses heures de récréation à la confection de jolis petits ouvrages de fantaisie, qu'avec notre permission elle vendait à nos visiteurs. Quant elle eut 20 francs, elle acheta du coton et elle se mit à tricoter une superbe

couverture qu'elle mit en loterie ce qui lui rapporta 100 francs. Puis elle partit. Elle nous a donné de ses nouvelles. Elle soigne sa mère et gagne, avec son travail de couture, à peu près le nécessaire. Nous reviendra-t-elle plus tard quand elle aura accompli les devoirs de la piété filiale? Ce serait son désir et sa place lui est conservée dans notre maison.

En opposition et comme contraste, je vous présente L. C... L. C... est une de ces croix dont, hélas ! on aime volontiers à charger autrui. Renvoyée une fois de nos Asiles, nous avons eu la faiblesse de la reprendre, par pitié pour elle. M^{lle} Jeanne se dévoua pour la recevoir. Mais cette pauvre créature s'est de nouveau ingéniée à se rendre impossible. Elle vomit l'injure et le blasphème. Nous avons été obligés de l'isoler assez longtemps pour soustraire nos jeunes filles à son influence et à ses propos. Elle a enfin atteint le but qu'elle se proposait, celui d'être renvoyée. Nous sommes en instance auprès de l'Administration pour la rapatrier et la remettre à son père.

L'an dernier nous vous parlions de notre dessein d'agrandir Eben-Hézer. Le projet est actuellement réalisé. A la suite de l'ancien bâtiment se trouve l'annexe nouvelle qui ne le dépare pas. Nous avons pu ainsi réaliser certaines améliorations depuis longtemps réclamées. Et d'abord, au rez-de-chaussée, l'installation d'une buanderie qui fonctionne à la satisfaction générale. Ensuite un vaste séchoir, deux préaux, une chambre de provisions et deux nouvelles cellules. Au premier, deux jolis dortoirs très bien éclairés, avec cabinet de toilette et deux chambres pour les maitresses. Dès le mois prochain, nous prendrons possession de ces nouveaux locaux. Nos dortoirs actuels, trop remplis, seront dégagés, et il restera encore quelques lits vacants, ce qui nous permettra d'augmenter le nombre de nos pensionnaires. Il est actuellement de 55. Sur 11 demandes d'admission, 6 seulement ont été reçues. Une de nos pensionnaires, d'une santé robuste et paraissant guérie, a quitté Eben-Hézer. Une autre a été

affranchie par la mort. Hélas ! c'est par cette porte que nous quitte nos chères épileptiques, à quelques exceptions près. Mais nous leur redisons, avec le Seigneur Jésus : « Que votre cœur ne se trouble point... Celui qui croit verra la gloire de Dieu. »

Cette perspective de la vie éternelle avec ses joies pures est un puissant encouragement. Que cette lumière éclaire nos chères éprouvées et, malgré le mystère des dispensations présentes, elles pourront dire, résignées et comme déjà consolées : « Oui, mon Père, cela est ainsi, parce que tu l'as trouvé bon ! »

SILOÉ

Le nombre de nos pensionnaires s'est élevé de 76 à 84. M. Imbert, directeur de cet Asile, les classe de la manière suivante :

Infirmes intelligents.	28
Faibles d'intelligence et idiots. .	26
Incurables.	20
Aveugles ou menacés de cécité. .	5
Sourds-muets.	1
Enfin, il y en a.	4

qu'il faudra peut-être transférer à la Compassion.

La santé de nos pensionnaires, pour la plupart du moins, laisse beaucoup à désirer. Au reste, on vous en parlera dans le rapport médical ainsi que de diverses opérations chirurgicales, en particulier d'une grave amputation, qui toutes ont réussi, grâce à Dieu. Nous offrons la sincère expression de notre reconnaissance à nos opérateurs, MM. les docteurs Eugène Monod de Bordeaux et Martinet de Ste-Foy, sans oublier MM. les docteurs Barraud et Simbat de Bergerac, et M. Rolland, le docteur attitré de nos Asiles, qui les ont assistés.

La semaine dernière, Philippe, un de nos chers jeunes garçons, est mort après de cruel-

les souffrances. Bossu par devant et par derrière, il ne pouvait trouver aucune bonne position dans son lit. Les dix derniers jours de sa vie, il est resté accroupi sur ses genoux et sur ses coudes, préférant encore ce supplice aux douleurs plus violentes qu'il éprouvait en cherchant une autre position. Devant lui, sur son traversin, il avait fait placer ses petits trésors : deux ou trois images, une boîte et quelques friandises, envies de malade qui disparaissent dès qu'il peut les satisfaire. Ce cher enfant m'avait fait préparer un petit bouquet ; j'ai emporté les fleurs, mais lui a été flétri avant elles. Il y a aujourd'hui huit jours que le Seigneur est venu le prendre et il est parti sans avoir pu embrasser sa mère qu'il réclamait avec instance, mais qui n'a pu répondre à cet appel.

Deux de nos enfants ont pris leur certificat d'études primaires et un de nos infirmes a obtenu son brevet d'instituteur.

A Siloé comme à Béthesda, l'ordre et la discipline sont d'une application difficile, étant

donnée la différence des âges, des caractères et des non aptitudes de nos pensionnaires. Le tact, un alliage bien combiné de fermeté et de douceur, sont nécessaires. Nos pauvres garçons, têtes faibles pour la plupart, se montent aisément, ils sont très chatouilleux, c'est-à-dire susceptibles, et il est bien difficile de les calmer ou de leur faire entendre raison. Les maladies nerveuses, qui poussent à l'excitation, dominant à Siloé. Il faut tenir compte de toutes ces difficultés et prendre son parti souvent de bien des actes qu'on est obligé de tolérer, vu le milieu où ils se produisent.

Nos garçons, jeunes ou vieux, doués d'un peu de vigueur, sont employés, sous la direction d'un de nos hommes de confiance, aux travaux de la culture, soit dans nos jardins d'en haut, soit à la métairie. Quelques-uns sont d'assez bons ouvriers ; plusieurs sont lunatiques, mais tous retirent un réel profit de cet exercice journalier en plein air ; ils se portent mieux et leurs figures ne portent pas

ce vêtement de l'ennui qui est le produit fatal du désœuvrement. Il faudra entrer de plus en plus dans cette voie. Par là nous voudrions que M. Imbert fût un peu soulagé et qu'il eût moins de peine et de sollicitude pour la direction de sa vaste maison.

M^{me} Imbert a été fortement ébranlée dans sa santé. Ce qui a retardé et retarde encore son complet rétablissement, c'est le souci continuel qu'elle a de nos enfants. Elle voudrait, tout à fois, se soigner et ne rien négliger de sa tâche. Or, c'est impossible. Que le Seigneur la ramène tout de bon à la santé ! Nous avons toujours le même personnel et souhaitons qu'il en soit ainsi pour de longues années.

BÉTHEL ET LA COMPASSION

Le nombre de nos pensionnaires à Béthel et à la Compassion était, au 31 décembre 1882,

de 59 ; il est aujourd'hui de 67. M. et M^{me} **Montrus**, toujours vaillants, dirigent ces deux Asiles. Ils sont bien secondés par Jean, notre cuisinier, un cuisinier de ressource comme vous le verrez tout à l'heure, par sa femme, vraie femme de son mari ; par François, aide cuisinier qui, sachant sans doute que le silence est d'or, vaque à ses affaires sans que jamais on entende le son de sa voix.

Béthel est une maison de travail, mais que dis-je ? On se tromperait si l'on jugeait par là que les autres Asiles ne sont pas aussi des maisons de travail. Je veux simplement marquer qu'à Béthel les travaux sont plus variés.

Les uns sont à l'atelier de vannerie : ils y confectionnent des paniers, des corbeilles, des malles en osier légères et solides, les plus commodes pour ceux qui voyagent souvent. Ici, en un mot, « on fait le gros et le fin. » A chaque vente en faveur de nos Asiles, nous faisons un envoi de notre vannerie et nos visiteurs aiment assez emporter, comme sou-

venir, quelques objets tirés de notre magasin de réserve. Deux de nos pensionnaires de Siloé travaillent assidument dans cet atelier. D'autres tirent l'aiguille sous la direction de M^{me} Monthus ; ils confectionnent des blouses et des pantalons ; ils rapiècent le déchiré et reprennent l'usé. Il y a encore l'atelier de M. Monthus, atelier maître Jacques, pourrait-on dire, en ce sens qu'il est à plusieurs fins. C'est, en effet, une forge, puis c'est en même temps un atelier de menuiserie et de peinture ; dans un coin, il y a un tour, et je crois même qu'à l'occasion on y fait de la carrosserie ; en tout cas, de la zinguerie pour l'usage spécial de la Compassion. M. Monthus, Jean, un ancien capitaine de navire et deux autres de nos pensionnaires s'escriment à qui mieux mieux dans les diverses branches de ces diverses industries. Ils sont suivis et encouragés dans leurs labeurs par Charles, un terrible garçon quand, on ne sait pourquoi, il est soulevé par des accès de colère. Il a adopté cet atelier pour sa retraite et il y reste souvent l'enfant le plus

sage du monde; il suit, on dirait avec un fin intérêt de connaisseur toutes les opérations, et il manifeste son contentement par des cris inarticulés ou des gestes frénétiques. Le reste de nos épileptiques disponibles est employé aux jardins d'en bas ou à l'Asile de la Compassion auprès de nos gâteux... J'interromps ici ma description comme le travail, hélas ! s'interrompt souvent là-bas alors qu'une crise éclate et qu'il faut tout laisser avec précipitation pour secourir le pauvre malade. On ne peut rester longtemps à Béthel sans être brutalement rappelé à la plus navrante des réalités.

Il nous a fallu chasser de l'Asile un de nos enfants; deux autres ont été réclamés par leur famille; un quatrième, dont les crises étaient peu fréquentes et la santé assez robuste, a pensé qu'il pourrait retourner dans son pays et y gagner son pain. Malgré nos conseils, il s'en est allé. Nous n'avons jamais reçu de ses nouvelles.

Il y a eu quatre décès. Je note celui de G.

P... C'était un garçon de 19 ans, taillé en hercule, sans aucune lueur d'intelligence, mais tout à fait inoffensif. En quelques jours il a été enlevé à la suite d'une série de crises violentes. Nous ne pouvions que prier pour lui et le recommander à la grâce du Dieu de miséricorde. J'ai été vivement ému quand je l'ai retrouvé sur le lit où il se tordait naguère, dans cette immobilité impressive de la mort, vêtu de ses habits du dimanche, ses grands yeux qu'on n'avait pu fermer, tout grands ouverts. Pauvre cher garçon ! Je me disais : Maintenant, où est-il ? Que voit-il ? Ah ! certainement il est là-bas « dans le pays des esprits bienheureux » revêtu de vie et d'immortalité, doué d'une intelligence pour comprendre et d'un cœur pour aimer ! Quelle transition, n'est-ce pas ? de passer ainsi, en un moment, du Béthel terrestre, la maison de secours pour les épileptiques, au Béthel céleste, la maison du Père pour les rachetés de Jésus !

A la Compassion, nous retrouvons notre

Fanal, le bras droit de M. et de M^{me} Monthus, et Marie, la femme de notre cuisinier, qui égaie, de son sourire, si je puis ainsi dire, et allège, par son activité, le travail commun. Quel est ce travail ? Quels soins faut-il rendre à ces pauvres créatures humaines si dépouillées de tout, qu'elles ne semblent pas même des créatures humaines ? Vos oreilles ne pourraient pas supporter et ma plume ne saurait décrire ce qu'il nous est donné de voir dans cet Asile si bien nommé « La Compassion. » Ces soins répugnants à donner sont de tous les instants et la nuit, chaque nuit il faut faire plusieurs rondes et s'arrêter à chaque lit pour les reborder et préserver du froid nos malades. Et les jours succèdent aux jours, les mois aux mois, les années aux années, et dans cet Asile retiré ils sont là, toujours là infatigables, nos directeur et directrice et leurs aides. Ah ! que la bénédiction de Dieu repose sur eux, que sa force maintienne leur courage et que sa grâce nous les conserve longtemps !

LA MISÉRICORDE

En laissant la Compassion pour venir à la Miséricorde, nous changeons de lieu, mais non pas de misères. Ce que nous avons dit pour les gâteaux ne peut être que répété à propos de nos gâteuses. Cet Asile a 41 pensionnaires. Il y a eu, cette année, 8 demandes d'admission, mais seulement 5 entrées. Nous avons à marquer un décès, celui d'une chère jeune fille de 13 ans, déjà bien malade quand on nous l'a confiée et qui, au bout de quelques mois, a été emportée par une méningite. Une de nos pensionnaires, devenue complètement folle et dangereuse pour ses compagnes et pour le personnel, a quitté notre maison pour être internée dans un Asile d'aliénés.

Nous avons reçu une jeune infirme dans un triste état. Le père est devenu aveugle, la mère, femme vaillante, obligée de se rendre

au travail dès 4 heures du matin pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, voyait souffrir sa pauvre enfant sans pouvoir la soulager et l'entourer, comme elle l'est ici, de sollicitude et de soins qui sont de tous les instants. La savoir ainsi soignée est une consolation pour les parents. Il y a trois ans, nous recevions une fillette qui a gagné relativement beaucoup en intelligence et en santé. Quand le domestique alla la chercher à la gare, je lui demandai, à son retour, qui il avait ramené. « Monsieur, dit-il, je n'en sais rien ; j'ai vu descendre du wagon deux femmes qui se passaient l'une à l'autre un paquet de couvertures, et, pendant le trajet, j'ai entendu quelques cris qui sortaient de ce paquet ; voilà tout. » Je courus à la Miséricorde et M^{lle} Thécia Laroche me montra une chétive créature, âgée de 9 ans, d'après l'acte de naissance, n'en paraissant en réalité que 3 ou 4, empourprée par la fièvre, idiote, épileptique et incapable de se mouvoir. Elle fut immédiatement confiée aux soins spéciaux

d'une de nos aides. Aujourd'hui, elle fait quelques pas en étant cependant soutenue et guidée ; elle est arrivée à très bien connaître Emilie « sa petite maman » et M^{lle} Thécla. Quand elles l'appellent, elle leur sourit et ses petites mains s'agitent en signe de contentement. Chose curieuse, quelques-unes de nos idiots se connaissent très bien et elles ont entre elles leurs préférences et même leurs antipathies. L'impression ressentie quand on voit pour la première fois ces chères déshéritées, est une impression bien mêlée de sympathie, de crainte et parfois de dégoût ou plutôt de répugnance. Quand une gâteuse arrive avec la main tendue, on hésite quelquefois à la prendre et à la serrer, bien à tort cependant, car nos chères pensionnaires, sauf de rares exceptions, sont toujours inoffensives et une légère caresse provoque chez elles un contentement qui éclate en un bruyant éclat de rire. Pauvres chères déshéritées ! Nous vous aimons et ce que nous ne pouvons vous donner, le Seigneur le tient en réserve pour vous !

LA RETRAITE

Cette maison qui, primitivement, n'était aménagée que pour 10 pensionnaires, en renferme aujourd'hui 19. M^{me} Dabrin en est la directrice. Pour la seconder, elle n'a qu'une cuisinière, la fidèle Irma, autrefois pensionnaire de la Famille. Elle n'a jamais voulu quitter les Asiles ; elle fut longtemps cuisinière, d'abord dans son Asile, dans celui qui l'avait reçue toute enfant. Puis, quand elle tomba gravement malade et fut transportée à la maison de santé de Bordeaux, qui a été si souvent notre secours (et ici exprimons à notre amie M^{me} Mommija, directrice de cette maison, notre reconnaissance plus large que notre parenthèse), elle ne désira qu'une chose : revenir aux Asiles pour y mourir. Pas encore, grâce à Dieu, puisqu'elle a pu reprendre, avec le

fourneau de la Retraite, son cordon bleu, et contre toute attente, nous être fort utile. Il y a aussi deux ou trois de nos pensionnaires qui, de bonne grâce, savent rendre quelques services à la directrice. Il faut une main légère et ferme, beaucoup de douceur et une grande patience afin de pouvoir maintenir la paix et l'harmonie. L'année a été bonne, variable quelque fois, mais, somme toute, il n'y a rien de mauvais à noter. Nous avons plutôt à donner des encouragements à nos pensionnaires et leur souhaiter d'expérimenter de plus en plus cette parole de saint Paul : « La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain. »

Il y a eu 8. entrées, 2 sorties et 3 décès. Nous avons l'immense privilège d'assister à des morts chrétiennes. Si ce sont des déshérités entre les déshérités qui s'en vont, nous n'avons aucune inquiétude : Dieu les reçoit. Si ce sont des personnes intelligentes, nous recevons d'elles des témoignages touchants de leur foi. Ainsi en a-t-il été pour les trois

amies qui sont mortes cette année à la Retraite. L'une, M. G..., qui souffrait depuis quatre ans, qui n'avait jamais quitté son lit de langueur, a appelé autour d'elles toutes nos pensionnaires. « Je les veux toutes, disait-elle. » C'était la veille de sa mort et là, ayant sa pleine connaissance, sentant que son heure était venue, elle leur a fait ses adieux avec affection, leur donnant rendez-vous auprès du Seigneur.

A peine une place est-elle vacante qu'elle est remplie. Nous ne pouvons répondre à tous les appels, car, pour si considérables qu'on estime les Asiles, ils ne peuvent cependant pas dépasser une certaine limite et cette limite est atteinte. Ainsi pour la Retraite, sur 14 demandes nous n'avons pu répondre favorablement qu'à 8.

M^{me} Dabrin est maintenant tout à fait acclimatée à son œuvre, nous n'avons qu'à nous louer d'elle sous tous les rapports et à remercier Dieu de nous l'avoir donnée.

LE REPOS

Il faut encore me répéter pour la neuvième fois (mais c'est la dernière) en disant que là, enfin, le nombre de nos dames pensionnaires s'est accru. Il était de 11 l'an dernier ; il est de 19 aujourd'hui.

La direction du Repos est, en réalité, plus compliquée qu'il ne pourrait le sembler à première vue. Les personnes que la fatigue ou les épreuves appellent de tant d'endroits divers à vivre sous le même toit, y apportent nécessairement leurs goûts, leurs idées et leurs habitudes. Il faut un certain temps pour qu'elles s'accoutument à vivre de la vie commune, même quelques-unes ne s'y accoutument pas et vivent d'ordinaire en recluses, dans leurs chambres. Elles n'apparaissent qu'aux heures des repas. S'il est inexact de dire que tout est parfait et ne laisse rien à

désirer, ce serait être injuste de méconnaître le bien et de ne pas déclarer, qu'à part certains tiraillements inévitables, l'harmonie n'est pas une exception. Nous faisons, du reste, tout notre possible pour entourer nos dames d'un certain confort, et nos amis qui connaissent à fond les Asiles, déclarent que nous avons réussi. Exiger davantage serait donc être déraisonnable et il ne convient à personne de l'être ou tout au moins de le paraître.

A deux ou trois semaines d'intervalle, nous avons perdu deux de nos dames.

L'une, M^{lle} F..., admise il y a huit ans, lors de l'inauguration du Repos, avait adopté cette maison comme sa maison à elle. Elle y avait son chez soi, elle le disait et elle le prouvait, car, lorsqu'elle s'absentait, elle devançait chaque fois le moment qu'elle avait fixé pour son retour. Au bout de quelques jours d'absence, elle avait la nostalgie du Repos et elle se hâtait d'y revenir. C'était une personne paisible. Elle avait l'habitude de se lever, en toute saison, en hiver comme en été, à 5 heures du

matin, et elle consacrait régulièrement les deux premières heures de sa journée à la lecture de la Bible et à la prière. Elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie pendant la nuit et le matin on la trouva gisante et glacée au milieu de sa chambre. Grâce à des soins énergiques elle recouvra sa connaissance, et sa première parole fut : « Vous soignez mon corps, mais songez à mon âme. » Les mains jointes, suivant avec ferveur les lectures de la Parole de Dieu et la prière, elle s'est ainsi doucement endormie. L'autre dame que nous avons perdue n'a fait que traverser l'Asile pour ainsi dire. Elle partit pour Laforce, déjà malade et aux plus mauvais jours de décembre. A peine arrivée, elle s'alita, puis Dieu la prit. Cependant son apparition au milieu de nous n'a pas été sans résultats bénis. Riche de foi et d'amour chrétien, elle a rendu témoignage de sa foi et a adressé de sérieux appels. M. Mabile, un de nos futurs missionnaires qui, alors, me suppléait pour les services religieux et la cure d'âmes, me

disait : « Je n'ai rien donné, mais au contraire j'ai beaucoup reçu de M^{me} R... » Voici une de ses dernières paroles adressée à une amie qui lui exprimait la crainte qu'elle avait de la mort : « Ayez plus de foi, lui dit-elle, confiez-vous toujours davantage au Seigneur. A chaque jour suffit sa peine. Ne vous préoccupez donc pas de l'avenir. Quand votre heure sonnera, votre Sauveur ne vous abandonnera pas ; il sera là pour vous enlever toute angoisse et toute crainte. » Ces deux morts, à peu de distance l'une de l'autre, ont impressionné nos chères dames du Repos. A côté de ces deuils nous pouvons marquer des délivrances. M^{me} D... est revenue de bien loin et notre cher M. Norman, après deux avertissements est encore au milieu de nous. Mais ces délivrances comme ces morts sont des paroles d'en Haut qui nous exhortent à la prière et à la vigilance. « Veillons donc et prions pour n'être pas surpris par ce jour-là comme par un voleur. »

Nous rappelons à nos bienfaiteurs qu'il y a au Repos six chambres toujours prêtes à recevoir ceux d'entre eux qui auraient le désir et la faculté de visiter les Asiles.

Voici faite notre tournée. Elle a été rapide et superficielle, et cependant n'est-elle pas suffisante pour soutenir votre intérêt et exciter votre sympathie en faveur de cette œuvre, qui est une dans sa diversité ? Savoir que 444 personnes de tout âge et de toute condition, n'ayant parfois ni parents, ni amis, ni ressources, réunissant entre elles toutes, toutes les tristesses, toutes les misères physiques et morales, trouvent dans les Asiles de John Bost non seulement le pain quotidien, mais encore les consolations spirituelles, malgré les imperfections qu'on peut aisément relever, dites-le nous, cette œuvre ne s'impose-t-elle pas de plus en plus à l'Eglise, non pas à telle ou telle Eglise particulière, mais à l'Eglise universelle, à l'Eglise de Jésus-Christ ? Osez-vous penser à ce qu'il adviendrait de tout ce peuple de déshérités s'il fallait fermer ces

Asiles et le renvoyer à vide ? Oui, il y a là un devoir de sacrifice et d'amour nettement défini, qui s'impose à nous, et ce devoir, avec le secours de Dieu, nous l'accomplirons !

QUESTION MÉDICALE

Nous vous disions l'an dernier que, vu le développement croissant des Asiles et la nécessité de suivre jour après jour nos malades, le Conseil avait pris la résolution de chercher un médecin spécial résidant dans les Asiles. Le projet est maintenant une réalité. Le Conseil d'administration a nommé, en effet, comme médecin officiel des Asiles John Bost, M. le docteur Rolland qui lui avait été particulièrement recommandé. C'est un de nos coreligionnaires ; il est à l'œuvre depuis le

mois de décembre et nous lui souhaitons la bienvenue. Nous formons les vœux les plus vifs pour qu'il atteigne le but souhaité. Mais, en l'introduisant auprès de vous, par une parole d'affection cordiale, n'oublions pas de témoigner à nos anciens docteurs, nos amis, MM. Clament et Barraud, toute la reconnaissance que nous leur devons. Ici les paroles sont insuffisantes pour traduire les sentiments dont nos cœurs sont remplis. Ce n'a pas été sans tristesse que nous nous sommes séparés de ces fidèles collaborateurs. Mais le mot de *séparation* ne doit pas être prononcé, il est trop dur et en même temps il est inexact, car nous savons, et dussent-ils me démentir, je n'en démordrais pas, nous savons, dis-je, que, le cas échéant, si nous avions besoin d'eux, nous les retrouverions tels que nous les avons toujours connus : fidèles et dévoués !

Avant l'insertion du rapport médical, je dois noter la communication intéressante que M. L. Domenget, président du Conseil d'administra-

tion des Asiles John Bost, a faite à l'assemblée. Après une allocution concise, dans laquelle il a remercié tous nos bienfaiteurs et a rappelé avec quel esprit d'économie et de fidélité le Conseil administre les fonds de la charité, M. le Président annonce qu'une décision a été prise de donner un livret de caisse d'épargne de 10 francs à tous nos pensionnaires qui ont obtenu soit le brevet de capacité, soit un certificat d'études primaires.

RAPPORT MÉDICAL

Médecin des Asiles depuis quelques mois à peine, je ne puis présenter un rapport complet sur le service médical pour l'année écoulée ; je me bornerai à donner un court aperçu sur la situation

médicale pendant les quelques mois que j'ai eu à m'en occuper.

La santé un moment ébranlée de notre cher Directeur, M. Rayroux, s'est solidement consolidée, et depuis le mois de février il a repris la direction des Asiles, après avoir pris quelques mois de repos.

La situation médicale, en général, a été bonne cet hiver, et, à part quelques affections aiguës qu'entraînent ordinairement la mauvaise saison et surtout les brusques variations de température ; à part un nombre incalculable d'engelures aux mains et aux pieds ; à part aussi quelques affections chroniques qui ont enlevé quelques-unes de nos pensionnaires, nos infirmeries ont été presque vides.

Par une étrange anomalie, notre personnel de Directrices a été surtout éprouvé : presque toutes, en effet, sans avoir été gravement atteintes, ont payé leur tribut à la maladie. Parmi elles, je citerai M^{me} Imbert, directrice de Siloé, qui a été atteinte d'une bronchite aiguë qui l'a obligée de cesser toute espèce d'occupations pendant plus de

deux mois. M^{me} Imbert, sans être tout à fait bien à l'heure qu'il est, pourra, selon toute probabilité, après un repos de quelques mois, reprendre la direction de Siloé.

Un mot maintenant sur chacun de nos Asiles en particulier : Quelques enfants de la Famille ont eu des *angines* sans gravité. Une de nos chères petites est atteinte d'une affection pulmonaire à marche rapide, et nous inspire de très vives inquiétudes (1); le fer, le quinquina, l'huile de foie de morue, modifieront autant que possible l'état scrofuleux et anémique qui règne dans cet Asile. Aucun décès n'a attristé la Famille cette année-ci.

Béthesda, encore plus que la Famille, est peuplé d'anémiques et de scrofuleuses ; aux pauvretés morales correspondent, chez nos idiots, les pauvretés physiques. Une légère épidémie d'*angines* simples et de *rougeole* a sévi chez ces dernières :

(1) Cette enfant est morte le 28 juin.

la première à la fin de janvier et au commencement de février, la seconde à la fin d'avril et au commencement de mai : un vomitif, quelques gargarismes et le repos pendant deux ou trois jours, au lit, ont suffi pour mettre sur pied les douze ou quinze pensionnaires atteintes de ces affections. Deux ou trois *bronchites* assez graves, ayant bien évolué, une *pleurésie latente* chez une idiote qui n'est pas encore remise et dont l'état est grave, une *phthisie pulmonaire* à marche rapide ayant enlevé dans quelques mois une pauvre sourde-muette, une légère épidémie d'*érysipèles* de la face ayant entraîné la mort par congestion pulmonaire dans les 36 heures chez une idiote, et ayant présenté les caractères les plus bénins chez trois ou quatre autres, tel est le bilan un peu chargé de Béthesda, qui a, en outre, perdu, en novembre dernier, une pauvre idiote âgée de 25 ans, ce qui porte à trois le nombre des décès dans cet Asile.

Parmi les dernières arrivées à Béthesda se trouve une jeune fille âgée de 18 ans, atteinte, depuis une dizaine d'années, d'un *lupus* de la face ayant fait les plus affreux ravages. A son arrivée, Louise G..., qui sortait de l'hôpital de Grenoble, ne pouvait

presque plus ouvrir les yeux, tant les paupières étaient envahies par le mal ; les orifices des narines (je dis narines pour euphémisme, car il n'existe plus de nez) étaient sur le point de se fermer complètement. Sous l'influence d'un traitement interne par l'huile de foie de morue à haute dose et le deuto-iodure de mercure à la dose de 5 à 15 milligrammes par jour, et de l'*huile animale de Dippel* employée comme topique, l'état de cette malheureuse s'est amélioré d'une façon des plus sensibles, et elle peut non seulement sortir à l'air et à la lumière, mais chercher dans la lecture, qui lui était depuis longtemps impossible, quelques distractions et quelque édification.

Siloé possède une population assez semblable à celle de Béthesda : des infirmes, des anémiques, des scrofuleux, relevant aussi du quinquina, du fer et de l'huile de foie de morue ; quelques cas d'*angines* simples ont amené quelques malades à l'infirmerie pendant quelques jours. Un de nos scrofuleux, rachitique, ayant le sternum et la colonne vertébrale fortement déviés, est mort de

phthisie pulmonaire à marche rapide ces derniers jours.

Parmi les pensionnaires de Siloé qui avaient été admis dans cet Asile comme *incurables* et qui ne pouvaient être, à cause de l'organisation même du service médical, l'objet de soins médicaux et surtout chirurgicaux s'adressant directement à l'infirmité qui les avait fait admettre, j'en ai trouvé quelques-uns dont l'infirmité m'a paru *curable* ; parmi eux, un garçon intelligent âgé de 15 ans et atteint d'*ostéo-arthrite fongueuse chronique* des articulations du tarse droit, datant de plusieurs années et ayant amené une cachexie profonde du malade. L'amputation de la jambe était formellement indiquée. Elle a été pratiquée avec succès complet par le docteur Eug. Monod, de Bordeaux, membre du Conseil d'administration des Asiles, assisté de MM. les docteurs Barreau et Simbat, de Bergerac, qui ont bien voulu nous prêter leur concours. G..., débarrassé d'un membre inutile et d'une suppuration abondante et continuelle, a vu son état général s'améliorer rapidement, et aujourd'hui, avec sa jambe de bois, il pourra, selon toute probabilité, entrer en apprentissage, et plus tard, gagner honorablement sa vie.

Un autre de nos pensionnaires, B..., atteint d'une *ankylose* vicieuse du genou, à la suite d'une tumeur blanche de cette articulation, a subi la *ténotomie* des *demi-tendineux* et des *demi-membraneux*, pratiquée par M. le Docteur Eug. Monod ; il a été ensuite soumis à l'extension continue de la jambe. Ce traitement a produit tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre. B..., qui pouvait à peine appuyer la pointe du pied et qui ne marchait qu'avec une béquille, appuie actuellement le talon et marche avec une simple canne ; il va bientôt rentrer dans sa famille.

M..., atteint d'un *pied-bot varus*, à la suite de convulsions essentielles de l'enfance, convulsions éprouvées aussi par son frère et sa sœur, pensionnaires comme lui de nos Asiles, pied-bot qui rendait la marche complètement impossible, a subi la *ténotomie* du tendon d'Achille, et peut, à présent, avec un bâton, faire quelques pas tout seul.

C..., atteint de *cataracte* des deux yeux et dont la femme est à Eben-Hézer, épileptique, a été opéré avec succès de l'œil gauche par le Docteur Martinet, de Sainte-Foy, auquel je suis heureux d'adresser mes remerciements au nom de nos Asiles,

et peut, sans lunettes, se conduire et se livrer à quelques occupations.

D'autres malades, susceptibles de retirer les meilleurs avantages d'une intervention chirurgicale, seront encore opérés dans quelque temps.

J'ai gardé à dessein pour la fin la très nombreuse catégorie de nos pensionnaires, la plus malheureuse et certainement aussi la plus intéressante, je veux dire les *épileptiques* de Béthel et d'Ében-Hézer, les seuls malades qui, jusqu'ici, n'avaient point encore été traités dans nos Asiles, ainsi que les infortunés pensionnaires de la Compassion et de la Miséricorde.

C'est sur eux que s'est tout particulièrement arrêtée mon attention. Ce sont nos épileptiques, ces malheureux atteints du « tremblement de terre de l'homme », selon l'expression énergique et juste de Boerhaave, qui ont été, depuis mon entrée en fonctions, le sujet de mes études.

J'ai pris l'observation médicale de chacun d'eux aussi complète que possible avec les documents que renferme leur dossier, documents plus qu'in-complets pour la plupart. J'ai essayé autant que

je l'ai pu de remonter au début de la maladie ; j'ai recherché avec un soin minutieux les antécédents héréditaires ou personnels des malades pour pouvoir établir et porter un diagnostic complet ; mais je me suis heurté à de grandes difficultés : les certificats médicaux que j'ai eus sous les yeux sont fort incomplets, pour ne pas dire plus ; les autres documents importants m'ont presque toujours fait défaut. Ni les souvenirs des malades intelligents, ni ceux de nos Directeurs et Directrices, ne m'ont été d'un grand secours pour reconstituer l'observation des anciens pensionnaires.

J'essaie d'avoir plus de succès avec les nouveaux ; je demande et j'exige des certificats médicaux complets, et je prends l'observation des malades le jour même de leur arrivée, pour profiter de la présence des personnes qui les accompagnent, et qui sont, pour la plupart, des parents rapprochés. Mais ici encore que de difficultés : le médecin qui délivre le certificat ne connaît pas, la plupart du temps, le malade qui le sollicite ; il ne l'a jamais vu pendant un accès ; il sait seulement par le bruit public qu'un tel est notoirement *épileptique*, et il se borne à l'attester. Quelle valeur médicale peut

avoir un pareil certificat ! Pour parer à l'insuffisance d'une pièce de cette nature, je crois bien faire de m'adresser aux parents qui amènent le malade et pense pouvoir recueillir des renseignements plus complets et plus précis... Mais ici encore, le père ne peut donner que des détails vagues ; c'est la mère absente qui pourrait en donner de complets. Le cousin ou le parent plus éloigné n'en peuvent donner aucun : ils savent seulement que la personne qu'ils ont accompagnée est épileptique, et sont venus la conduire pour rendre service à la famille !

Je voudrais que, dans l'intérêt des malades, et aussi dans celui de la science, mes confrères qui délivrent des certificats fussent plus précis et plus complets. Je voudrais aussi que le malade fût toujours accompagné par la personne de sa famille qui pourrait le mieux donner tous les renseignements désirables.

Je voudrais aussi attirer l'attention sur un point des plus importants à mon avis : ce n'est généralement que lorsque les familles ne peuvent plus garder à la maison leurs enfants épileptiques, soit par crainte de la contagion pour d'autres enfants, soit pour des motifs d'un autre ordre, qu'elles se

décident à nous envoyer leurs malades, c'est-à-dire plusieurs années après l'apparition des premiers accès, et sans avoir jamais fait subir de traitement à leurs enfants, car je ne saurais appeler du nom de traitement l'absorption de tous les remèdes de bonnes femmes, d'herboristes ou de charlatans qu'essayent toutes les familles qui ont le malheur d'avoir un enfant atteint de la terrible névrose.

J'irais même plus loin, et avec preuves à l'appui, je soutiendrais qu'il est matériellement impossible, pour mille raisons, qu'un épileptique soit traité par un médecin dans sa famille.

Je voudrais donc que les médecins protestants ou les médecins qui connaissent nos Asiles, ainsi que les pasteurs ou les personnes qui s'intéressent à nos Œuvres, puissent nous envoyer les malades dans une période aussi rapprochée que possible des premiers accès. Je n'ignore point combien il est pénible de se séparer d'un être doublement chéri, et de l'envoyer quelquefois d'une extrémité de la France à l'autre, et même plus loin, mais je suis persuadé que, dans l'intérêt des malades, une décision prompte est le parti le plus sage.

Jusqu'à 15 ans, la plupart des enfants épileptiques guérissent; mon opinion a pour appui l'autorité d'Hippocrate qui a dit : « L'épilepsie de l'enfance guérit après la puberté. »

« Il est pour l'épilepsie, dit Herpin de Genève, un critérium au moyen duquel on semble pouvoir mesurer d'avance avec une certaine exactitude les chances de guérison d'un malade quelconque : il se trouve dans le nombre total des attaques ou accès éprouvés jusqu'alors par le patient.

« Chez les malades qui n'ont eu que des vertiges, si les malaises ne sont pas trop fréquents, s'ils ne durent pas depuis plus de dix ans, la guérison paraît être presque constamment assurée.

« Pour les attaques et accès, le pronostic est tout à fait favorable au-dessous du nombre de 100. »

Tous ou presque tous nos épileptiques sont soumis à un traitement depuis le 1^{er} janvier ; trois de nos pensionnaires d'Eben-Hézer, et non des moins intelligentes, ont absolument refusé, et sans motif, de suivre une médication. Les autres sont, pour la plupart, très heureux qu'un médecin spécial

s'occupe d'eux, et dans l'espoir de guérir ou du moins de voir diminuer leurs accès, prennent avec le plus grand plaisir les médicaments prescrits ; quelques-uns même, croyant guérir plus vite, réclameraient des doses extraordinaires de médicaments.

Depuis le 1^{er} janvier, aussi, j'ai institué à Eben-Hézer un registre où sont notés jour par jour les accès de toutes les malades. Ce registre existe à Béthel depuis quelques années, mais il ne fonctionne avec la plus grande régularité, et grâce à un de nos pensionnaires qui s'est lui-même chargé de ce soin, que depuis le 1^{er} janvier 1883. Chaque malade est encore inscrit sur un registre à lui personnel où l'on note les prescriptions à leur jour, ainsi que tout ce qui concerne la maladie. De cette façon, il est très facile de se rendre compte de l'état de tel ou tel malade. Un simple coup-d'œil sur le registre apprend s'il y a du mieux ou si l'état s'est aggravé.

Voici la base du traitement employé dans nos Asiles :

Quelques malades, ceux qui ont surtout des vertiges, sont soumis au bromure de camphre du

docteur Clin, jusqu'à la dose de 1 gramme 20 par jour.

Nos autres malades prennent la solution suivante :

Bromure de potassium.	} à 25 grammes.	
— de sodium.. . . .		
— d'ammonium.		16 —
Teinture de digitale		2 —
Eau.		1,000 —

à doses fractionnées ; une cuillerée à bouche tous les jours, matin et soir, avant le repas, la première semaine, deux la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à six cuillerées prises alors en trois fois. Si à ce moment il ne se produit pas de phénomènes de bromisme ni de dépression des forces, je continue une ou deux semaines, puis je diminue chaque semaine ou tous les quinze jours d'une cuillerée ; je maintiens mes malades à quatre cuillerées pendant assez longtemps, puis je diminue ou j'augmente selon les effets produits et les phénomènes observés.

Je me sers des bromures de la Maison Thiboumery et Dubosc, Dubosc frères et Subert, succe-

seurs, de Paris, qui ont gracieusement fait d'excellentes conditions à nos Asiles.

Depuis cinq mois que j'emploie cette solution, je n'ai été obligé de suspendre le traitement que chez un malade atteint d'une affection cardiaque, et qui est tout à fait réfractaire aux bromures; je n'ai pas non plus observé de symptômes de bromisme ni de dépression de forces. J'ai eu le soin de peser tous mes malades avant de commencer le traitement; en les pesant de temps en temps, il me sera facile de voir exactement s'il y a eu amaigrissement ou augmentation de poids.

Je combats soigneusement la constipation au moyen de purgatifs salins assez fréquemment répétés. Enfin, selon la recommandation de Brown-Séquard, lorsque les bromures paraissent faiblir, je donne en même temps, et matin et soir, une pilule ainsi composée :

Oxyde de zinc.	10 centigr.
Poudre de gentiane.	} à 3 —
— de quassia.	
Extrait de chanvre indien.	2 —

Avec ce traitement, je fais jouer un rôle assez important à l'hydrothérapie sous forme de douches

froides de une minute environ tous les jours ou tous les deux jours, et cela depuis le mois de mars. Nos malades valides travaillent tous: les uns au jardin, aux champs, aux ouvrages grossiers de la maison, les autres à l'ouvrage, à l'atelier de vannerie ou à la forge.

Quoique ce traitement ne soit institué que depuis quelques mois et que les bromures n'aient pas encore produit tout l'effet qu'on est en droit d'en attendre, je suis heureux de signaler les bons résultats obtenus jusqu'ici et qui sont sommairement consignés dans les tableaux suivants et que l'on peut résumer en deux mots :

Les malades traités au bromure de camphre et au nombre de 15, n'ont pas paru, à deux ou trois exceptions près, retirer un grand soulagement du traitement institué; les accès sont à peu près aussi nombreux.

Les malades soumis aux poly-bromures, au contraire, et au nombre de 22, ont vu à Béthel leurs accès descendre de 785 notés pendant les quinze premières dizaines de 1883, à 479 pendant les dizaines correspondantes de 1884, c'est-à-dire dimi-

nuer de près de moitié, de 306, après 5 mois de traitement seulement. En avril même, de la dixième à la douzième dizaine, ils sont descendus de 155 à 43.

Les malades d'Eben-Hézer, traitées aux polybromures et au nombre de 28, ont vu leurs accès descendre de 88 à 41, de la première à la quinzième dizaine, c'est-à-dire de moitié. Quoique n'ayant pas ici comme à Béthel de terme de comparaison, je ferai remarquer que les sept premières dizaines ont donné un total de 550, et les sept dernières un total de 378, soit une différence en moins de 172 ; et encore, comme le font remarquer quelques notes au bas des tableaux, ce sont toujours 3 ou 4 malades qui, à elles seules, font augmenter la moyenne par des séries considérables d'accès.

1° Béthel. — Tableau comparatif des accès des mêmes malades

DIZAINES.	36 ^{me}	35 ^{me}	34 ^{me}	33 ^{me}	32 ^{me}	31 ^{me}	
1883	31	41	58	71	48	126	Am

DIZAINES.	1 ^{re}	2 ^{me}	3 ^{me}	4 ^{me}	5 ^{me}	6 ^{me}	7 ^{me}
1883	59	59	49	64	54	59	50
1884	41	46	45	37	32	50	36
Diff. en moins.	18	13	4	27	22	9	14

1883. Total des sept premières dizaines : 394 accès.

1884. — — — — — 287 —

2° Eben-Hézer. — Tableau des accès des malades

1884	88	56	68	77	119 (1)	56	86
------	----	----	----	----	---------	----	----

.Total des sept premières dizaines : 550 accès.

- (1) Av., série de 11 en 3 jours. — Cl., série de 25 en 3 jours. — Mart.
 (2) Sch., série de 34.
 (3) Sch., Série de 18. — Mart., série de 27 en 5 jours.
 (4) Cl., série de 14 en 2 jours. — Veyr., série de 11. — Sou., série de 17 en 3 jours.
 (5) Sou., série de 17 en 3 jours.
 (6) Chop., série de 14 en 24 heures.

malades traités en 1884 aux poly-bromures et des accès non traités en 1883.

--	--	--	--	--	--	--	--	--

dizaine en remontant ne donne ensuite un chiffre d'accès au-dessous de 50.

8 ^{me}	9 ^{me}	10 ^{me}	11 ^{me}	12 ^{me}	13 ^{me}	14 ^{me}	15 ^{me}	TOTAL.
53 44	54 24	51 20	49 13	55 10	45 29	50 27	34 25	785 479
9 53 44	30	31	36	45	16	23	9	306
Total des sept dernières dizaines : 338 accès. — — — — — 148 —								

traitées aux poly-bromures du 1^{er} janvier au 29 mai 1884.

71 (3) 71	91 (4)	45	36	73 (5)	40	52 (6)	41	999
Total des sept dernières dizaines : 378 accès.								

de 20 en 5 jours.

2 jours.

Un fait à noter, c'est que le malade de Béthel à qui j'ai dû supprimer les bromures, a vu immédiatement ses accès augmenter considérablement, et de 1, 2 ou 3 seulement par dizaines, s'élever à 9 et 15.

En dernier résumé, les malades soumis au *bromure de camphre* n'ont pas présenté d'amélioration bien notable.

A Béthel, sur 22 malades traités aux *poly-bromures*, 17 ont présenté une *très grande* amélioration ; 4 ont présenté une amélioration moins accusée, mais cependant réelle ; un seul n'a retiré aucun avantage du traitement. Il est bon de noter que chez ce malade l'épilepsie est héréditaire : les deux frères sont à Béthel. A Eben-Hézer, sur 28 malades traitées, les accès ont *considérablement* diminué chez 18 et n'ont pas notablement varié chez les 10 autres, toutes épileptiques depuis très longtemps.

Ces résultats, assez satisfaisants, se maintiendront-ils ? Je l'espère et pense, dans un prochain rapport, en donner de plus concluants et de plus satisfaisants.

J'ajouterai que deux de nos épileptiques, l'un imbécile, l'autre aveugle, n'ont pas eu d'accès de-

puis plus de trois ans, sans jamais avoir été soumis à aucun traitement. Un troisième n'a pas eu d'accès depuis son arrivée, datant du 2 novembre 1883; il en avait eu, paraît-il, un très léger en chemin de fer pendant son voyage; son dernier daterait de fin septembre 1883.

Pour donner une idée grossière de nos Asiles d'épileptiques, j'ajouterai qu'il a été noté 3,390 accès à Béthel en 1883; un seul malade, âgé de 13 ans et qui va très bien en ce moment, en a eu 969. Du 1^{er} janvier 1884 au 29 mai, il en a été noté 856 dans le même Asile et 2,400 à Eben-Hézer.

L'état sanitaire a été assez satisfaisant à Béthel et à Eben-Hézer. Nous avons perdu deux épileptiques à Béthel et une à Eben-Hézer. Ces malheureux ont été emportés dans très peu de temps, à la suite de nombreux accès, c'est-à-dire en *état de mal épileptique*.

A la suite d'un accès d'épilepsie, V..., âgé de 46 ans, arrivé en février dernier, s'était affreusement brûlé le genou droit et la partie antérieure et inférieure de la jambe, il y a trois ans; l'articulation était très tuméfiée; une plaie profonde que le man-

que complet de soins avait fait persister depuis cette époque, rendait la marche très pénible. Deux mois après son arrivée, V... était complètement guéri de son genou. Soumis aux poly-bromures, V... qui avait, d'après ce qu'il rapporte, un ou plusieurs accès tous les 8 ou 10 jours, n'en a pas eu depuis le 17 avril, c'est-à-dire depuis 43 jours. Son caractère, qui était des plus difficiles à son arrivée et pendant les premiers mois de son séjour à Béthel, et qui, à un moment donné, a failli nécessiter son renvoi, s'est profondément et heureusement modifié.

Je noterai encore une *fracture* simple de la jambe chez un malade de Béthel, ayant déjà le genou ankylosé par une tumeur blanche et ayant guéri sans complication.

Une cautérisation transversale au thermo-cautère de la paupière supérieure chez une fille atteinte de *trichiasis* a produit un excellent résultat. La rétraction produite par la cicatrisation de la plaie ainsi faite, empêche actuellement les cils d'occluser de l'inflammation de la cornée.

Rien de particulier à noter à la Compassion et à la Miséricorde : Ici les cris et les accès se succèdent

presque sans interruption et font de ces deux Asiles un véritable enfer, à l'entrée duquel, comme dans celui du Dante, et à aussi juste raison, pourrait être placée cette inscription : « *Lasciatte onni speranza.* » Les infortunés qui peuplent ces Asiles n'ont, en effet, que bien peu à espérer au point de vue physique et intellectuel, car ils ne nous quittent que pour aller au champ de repos ou, comme une de nos pensionnaires de la Miséricorde devenue folle, que pour entrer dans des Asiles encore plus tristes, dans des *Asiles d'aliénés*.

Presque tous nos pensionnaires de la Compassion sont gâteux au suprême degré, et cet Asile, pas plus du reste que Béthel, qui lui est contigu, n'a pas de séchoir. Pour obvier à une foule d'inconvénients qu'entraînait cet état de choses et par mesure d'hygiène et de salubrité, l'installation d'un séchoir à la Compassion m'a paru indispensable et a été immédiatement acceptée par le Conseil d'administration. Sous peu de jours, les ouvriers vont procéder à son installation.

Quittons maintenant ces Asiles de la souffrance et disons un mot de la Retraite et du Repos.

La *Retraite* a perdu trois de ses pensionnaires ; l'une d'elles a quitté ce monde après être restée couchée trois ans sur son lit de douleurs ; la seconde, très âgée, est venue mourir à Laforce, huit jours après son arrivée, de faiblesse et d'épuisement ; la dernière, atteinte de *phthisie pulmonaire*, à marche très lente, est décédée en février dernier, après de longues souffrances.

Le *Repos* a perdu cet hiver deux pensionnaires très âgées : l'une d'elles s'est alitée le jour même de son arrivée et est morte un mois après de faiblesse et d'épuisement ; l'autre a été enlevée subitement par une attaque d'*apoplexie cérébrale*. Une autre de nos pensionnaires, très âgée aussi, a eu, il y a quelques mois, une *hémorrhagie cérébrale* qui a mis ses jours en danger.

Le médecin des Asiles John Bost,

D^r E. ROLLAND.

DONS ANONYMES

Mulhouse. —	(Comme les années précédentes)	300 f.
—	B. L. C. « Et Jésus étendant la main sur le lépreux, lui dit : Sois nettoyé. » (St-Mathieu, viii, 3.) . .	100
—	B. L. C. « Jésus-Christ envoya ses apôtres pour annoncer le règne de Dieu et guérir les malades. » (St-Luc, ix, 2).	100
—	Anonyme.	10
—	Petit témoignage de sympathie pour les Asiles de Laforce. .	20
—	Une amie.	5
Nîmes. —	Une amie de l'œuvre des Asiles.	50
Puy-Laurens. —	Anonyme.	100
De la part des colons de Ste-Foy. .		50

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Mai 1893

RECETTES

Actif au 30 avril 1893.	35,560	04
Pensions	64,135	35
Dons ordinaires.. . . .	58,251	70
Produit des jours.. . . .	48,004	05
Rentes.. . . .	10,763	80
Collectes et ventes.	35,096	75
Société du Sou protestant.	768	70
Revenu divers.	3,503	75
Total des recettes.	256,084	14

Le Trésorier comptable,

A. LAFARELLE.

Après vérification, nous avons trouvé la situation conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

G. BOY.

ET DES DÉPENSES

au 30 Avril 1884.

DÉPENSES

Nourriture.	80,632	74
Vêtements.	16,162	65
Lingerie et Mercerie.	4,695	55
Blanchissage.	2,648	10
Eclairage et Combustible.	6,641	08
Mobilier.	7,015	20
Service de santé.	5,473	45
Bureau et Correspondance.	1,334	05
Rapports et Imprimés.	2,893	85
Bibliothèque, Abonnements, Classes.	1,416	60
Voyages.	3,372	10
Chevaux et Voitures.	2,906	30
Impôts et Assurances	2,709	50
Réparations et entretien des Immeubles.	9,577	85
Rémunération du Personnel.	36,855	30
Frais de réception.	2,000	»
Dépenses diverses	3,265	»
Total des dépenses ordinaires.	189,599	32

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES

Agrandissement d'Ében-Hézer.	14,000	»
Chambres du Repos.	2,069	85
Achat de Rentes.	3,640	»
Actif au 30 avril 1883.	46,774	97
Total égal aux recettes.	256,084	14

SITUATION FINANCIÈRE

Nos recettes se sont élevées, du 1^{er} mai
1883 au 30 avril 1884, à 220,524 f. 10

En y ajoutant l'actif au 30 avril
1883, soit. 35,560 04
nous avons un total de recettes
de. 256,084 14

Pendant la même période ,
nos dépenses ont été de :

1° Pour dépenses ordinaires. 180,021 f. 54

2° Pour dépenses extraordi-
naires :

a) Réparations et construc-
tions. 25,647 70

b) Achat de rentes. 3,640 »
soit un total général pour les
dépenses de. 209,309 24

Ce qui nous laissait au 30
avril 1884 un actif de. 46,774 90

Cet actif, ne l'oublions pas, est absolument nécessaire pour traverser les mois de l'été, époque où les dons se trouvent sensiblement inférieurs aux dépenses.

En réunissant les dépenses ordinaires et extraordinaires, nous avons donc, disions-nous à l'instant, dépensé 209,309 24, ce qui, avec un total de 444 pensionnaires (le personnel assez nombreux n'étant pas compris dans ce chiffre), donne une moyenne de dépenses de 473 fr. 67 par pensionnaire et par an, ou de 1 fr. 29 par pensionnaire et par jour.

En comparant nos recettes à celles de l'exercice précédent, nous constatons une diminution de 4,188 fr. 48 dans les dons et de 7,995 fr. 95 dans le produit des jours. Nous constatons, mais nous n'insistons pas, car nous avons l'arrière et secrète espérance que tous nos amis sauront se recueillir et tirer de ce fait une conclusion pratique.

NOS DEUILS

La mort frappe souvent à la porte de nos Asiles ; elle fait aussi son œuvre au loin et elle éclaire, année après année, les rangs de nos bienfaiteurs anciens ou nouveaux. Mais les héritages de la charité ne devraient-ils pas, sans exception, se transmettre et être acceptés comme les autres ? Je laisse la réponse en blanc.

Nous retenons particulièrement quelques noms parmi ceux de nos bienfaiteurs que Dieu a rappelés à Lui, avec une pensée de prière pour ceux qui pleurent et ne savent pas oublier : M. G. Schacher, de Bordeaux ; M. Henri Walbaum, de Reims ; M. Ulrich et M^{me} E. de Barry, née Schlumberger, d'Alsace ; M^{me} Henri Poumeau, de Bergerac ; M. Lérès, de Castres ; M. Maurice Cottier, de Cangé (Indre-et-Loire) ; Sir John Mac Neill, d'Edimbourg.

Sir John Mac Neill était un grand ami de M. John Bost et il a conservé jusqu'à la fin de sa vie, pour les Asiles, l'affection que leur regretté fondateur avait allumée dans son cœur. J'ai encore eu le privilège de voir ce noble vieillard présider un meeting à Cannes et plaider la cause de nos déshérités. M. de Barry et M^{me} Maurice Cottier consacrent, eux aussi à nos Asiles, sous l'inspiration de pieux souvenirs, une large part de leurs libéralités. L'épreuve ainsi sanctifiée par la charité ne peut qu'être bénie et cela nous rappelle cette belle parole de l'Épître aux Hébreux : « Tout châtement semble d'abord un sujet de tristesse et non de joie, mais il produit plus tard pour ceux qui ont été ainsi exercés, un fruit paisible de justice. »

M. Lérès, de Castres, d'accord avec M^{me} Lérès, a laissé aux Asiles un legs important : premièrement une somme de 50,000 francs, et ensuite une belle maison agrémentée d'un vaste jardin. M^{me} Lérès est, il est vrai, usufruitière, et j'espère que ce legs ne nous arri-

vera que dans bien des années. En tout cas, nous avons une amie bien sympathique en M^{me} Lérís, qui m'a reçu dans sa maison qu'elle n'appelle plus que « la maison des Asiles. » Elle se faisait une joie d'être des nôtres aujourd'hui, mais elle se remet à peine d'une grave maladie. Nous espérons qu'elle pourra encore venir dans le courant de l'été, et alors, après avoir vu, elle se réjouira encore davantage, si cela est possible, de la donation de son cher mari.

A côté de ces dons importants, nous devons en mentionner d'autres, chétifs dans une addition, mais bien précieux devant le Seigneur qui pèse les cœurs et non l'argent, car, comme dit l'apôtre saint Paul : « Pourvu que la bonne volonté y soit, on est agréable à Dieu, selon ce qu'on a et non selon ce qu'on n'a pas ». En conséquence, laissez-moi relever le modeste envoi d'un frère qui a prélevé sur sa nourriture pour accomplir cette charité, celui de trois jeunes enfants, M^{lles} Gertrude et Bertha et M. Charles, qui ont versé dans

notre caisse toutes leurs petites économies, toutes... Enfin, les colons de la Colonie agricole de Ste-Foy, par l'intermédiaire de leur excellent directeur, M. le pasteur Thenaud, nous ont envoyé 50 francs, somme importante si l'on sait qu'elle est prélevée sur leur salaire qui, pour les plus grands est, au maximum, de 0 30 c. par semaine. Voilà de ces exemples qui valent mieux qu'un discours.

CONCLUSION

Laissez-moi terminer par une parole de Jésus, interprétée par un vaillant et fidèle serviteur de Jésus, ami de notre ami John Bost, qu'il a devancé dans la vie éternelle, j'ai nommé le pasteur Louis Meyer.

Voici la parole de Jésus :

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa

droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. »

Et voici le commentaire de cette parole :

« Voilà le caractère et la vie des vrais disciples, vie de foi et de charité. En recevant la parole du Seigneur, ils ont cru en lui; en croyant, ils l'ont aimé; en l'aimant, ils ont aimé leurs frères en lui et ils l'ont servi en eux; en le servant ainsi, ils ont manifesté par leurs œuvres l'œuvre divine que lui-même a faite en leur cœur : « car nous sommes son ouvrage ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, pour lesquelles Dieu nous a préparés afin que nous y marchions. »

« Parmi ces bonnes œuvres, le Seigneur relève celles de miséricorde, non qu'elles

soient les seules, mais parce qu'elles sont les premières que nous enseigne la charité. Si nous ne savons donner nos biens, comment saurons-nous donner nos cœurs ? Si nous ne savons agir, comment saurons-nous aimer ? Si nous n'aimons pas nos frères que nous voyons, comment aimerons-nous Dieu que nous ne voyons pas ? Aimons donc, agissons, donnons ! Donnons avant tout notre cœur, donnons-le aux pauvres, aux petits, aux délaissés ! Sachons qu'il y a plus de bonheur à aller dans la maison de deuil que dans la maison de festin ; plus de gloire à condescendre aux plus humbles des hommes qu'à être le favori d'un roi ; plus de grandeur à pardonner, à souffrir qu'à vaincre, et plus de gain à donner nos biens qu'à gagner le monde. Donnons avec joie, avec abondance ; donnons à la charité ce que nous donnerions à nos fantaisies, ce que nous amasserions pour les vers du tombeau. Prenons sur notre avarice la dîme de Jésus-Christ ; prenons sur notre nécessaire la pite de la veuve. Soyons avarés

pour nous-mêmes et prodigues pour nos frères ; soyons durs pour notre chair et compatissants pour leurs douleurs ; et quand nous rompons notre pain, écoutons ce cri : « J'ai faim ! j'ai soif ! je suis nu ! que Jésus nous adresse par tous ceux qui souffrent. Faisons plus, entrons dans sa charité, dans cette charité qui l'a fait descendre des cieux ; disons comme lui : J'ai faim ! j'ai soif ! avec ceux qui gémissent ; pleurons avec ceux qui pleurent, prions pour ceux qui ne prient pas, attirons doucement vers la croix les pécheurs égarés, attendons ceux qui s'obstinent, supportons ceux qui s'irritent, ne désespérons pas des plus désespérés, ne nous lassons pas de faire le bien ; aimons, en un mot, aimons comme Jésus nous a aimés. Charité divine qui s'humilie, s'oublie, se donne tout entière, ne gardant rien pour elle si ce n'est la joie d'aimer son Sauveur. »

Chers bienfaiteurs, rendons-nous obéissants à cette sainte Parole de Dieu qui relève et absout le pécheur contrit et repentant pour

l'associer ensuite à une œuvre qui est toujours une œuvre de Dieu, si le Saint-Esprit nous éclaire.

Le gémissement de la douleur monte sans cesse ; il élève tout autour de nous sa plainte monotone... Oh ! ne nous endormons pas, prêtons l'oreille, écoutons notre cœur, regardons à Jésus et agissons : « Le temps est court désormais !

Votre bien dévoué et affectionné,

E. RAYROUX.

(Lu et approuvé en Conseil d'administration dans sa séance du 4 juin 1884).

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS

FRANCE

- A Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur des Asiles.
A Paris, par MM. MALLET FRÈRES et C^o, banquiers, 37, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

- A Alais*, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.
A Bordeaux, chez M^{lle} MARIE HOVY, 63, rue de la Course.
A Ganges, chez M^{lle} CAZALET.
A La Rochelle, chez M. le pasteur GOOD.
A Lyon, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 69, avenue de Saxe,
A Montauban, chez M. le professeur JEAN MONOD.
A Marseille, chez M^{me} MOULINE, 161, cours Lieutaud.
A Montpellier, chez M^{me} PAUL CASTELNAU, 34, rue Saint-Guilhem.
A Nîmes, chez M. le pasteur BABUT, rue Clérisseau, 21.
A Pau, chez M^{lles} OLIPHANT, CADIER, MARIE ELOUT et MALAN.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

- A Annonay*, chez M^{lle} JENNY GISCARD (Société de Bien-faisance).

- A Bernis*, chez M. le Pasteur (Réunion de Dames).
A Cannes, chez F. ROBINSON WOOLFELD, Esq^{re}, villa Albert.
A Castres, chez M^{me} JAUGE, née DE JUGE.
Au Havre, chez M. JULIEN MONOD, côte d'Ingouville.
A Menton, chez M. le pasteur DELAPIERRE et chez M^{me} DUDGEON, aux Grottes.
A Montagnac, chez M^{lle} CAZELLES (Société de Dames).
A Milhau, chez M^{mes} DE CARBON-FERRIÈRES, CALDESAINES et BLANC.
A Nice, chez MM. les pasteurs CHILDERS et BURN MURDOCH.
A Rochefort, chez M. le pasteur CAZALIS (Comité de Bienfaisance).
A Saint-Jean-du-Gard, chez M^{lle} EMMA FABRE.
A Saint-Hippolyte-du-Fort, chez M. GRACH, instituteur.
A Saint-Affrique, chez M^{lle} EUGÉNIE VERNIÈRE.
A Mazamet, chez M^{me} ROUVIÈRE-HOULÈS.

ALSACE

- A Mulhouse*, chez M^{lle} CAMILLE BOHN, chaussée de Dornach.
A Strasbourg, chez M^{lle} M. RAUSCH, 4, rue de la Cigogne.

SUISSE

- A Genève*, chez M^{me} BOUVIER-MONOD, rue Charles-Bonnet, 4, et chez M^{lle} CAROLINE GAUSSEN, 8, rue Eynard.

A Lausanne, chez M. GEORGES BRIDEL, libraire-éditeur.

A Neuchâtel, chez M. E. DE PURY DE MARVAL.

GRANDE-BRETAGNE

A Blackheath, chez Miss HARRISON, Blackheath Park. Kent

A Edimbourg, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place.

A Glasgow, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch Street

A Liverpool, chez W. CROSFIELD, Esq^{re}, Annesly, Aigburth

A Londres, chez MM. RANSOM-BOUVERIE et C^e, 1, Pall Mall East, et chez MM. JAMES NISBET et C^e, 21, Berners Street.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

BELGIQUE

A Diest, chez M. ISEBAERT, officier de l'état-major des places.

Bergerac. — Imp. BLANQUIE et C^e





3 2044 100 870 575

